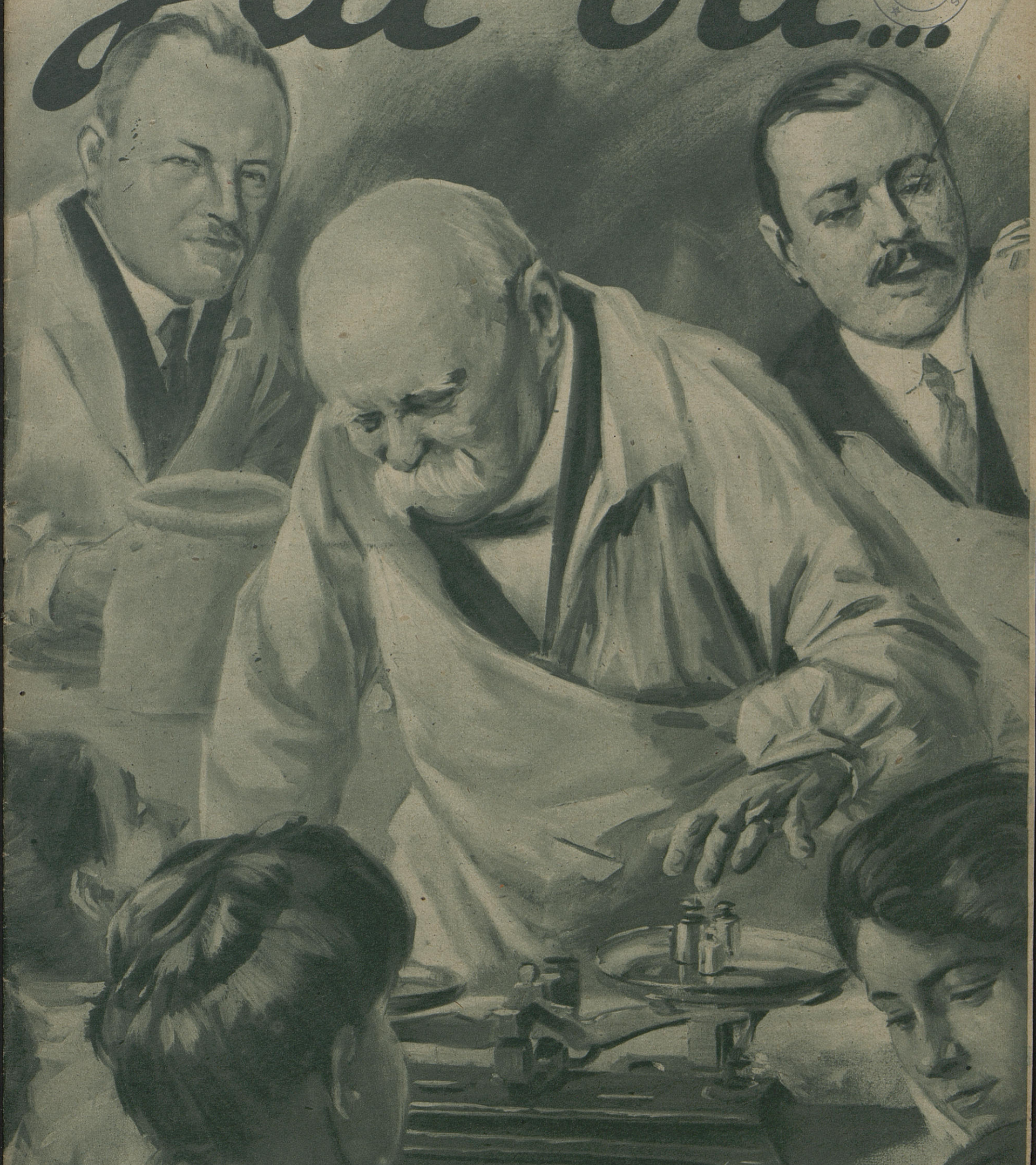


J'ai vu...



Fop 44 **“BARAQUE CLEMENCEAU”**
 (A gauche et à droite de notre Ravitailleur National, qui mène une si rude guerre aux mercantis, MM. Boret et Vilgrain.)

5^e Année. — N^o 198.

Le Numéro : 60 centimes.

ABONNEMENTS : France : Un an : 14 fr. Étranger : 18 fr.

15 Mars 1919.

J'ai vu...

PUBLICATION BI-MENSUELLE (le 1^{er} et le 15)

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél. Bergère 39-61 ; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris, 1918.)



LE LONG REGARD D'ADIEU...

AUTOUR DE LA JEUNESSE DES ÉCOLES



Les lycéens à l'établi. — Pour se délasser de leurs études, les élèves de Condorcet s'exercent dans un local de la rue Cambon aux travaux manuels. — On pense que leur exemple sera bientôt suivi.



Un potache décoré de la Légion d'honneur. — C'est l'élève Hocquart, légionnaire pour sa belle conduite au front. Le voici (X) parmi ses camarades, sur les bancs du collège Chaptal, au cours de chimie.



Quels hommes et aussi quelles femmes " donneront " ces générations d'élèves qui firent leurs classes pendant les quatre années d'angoisse de la grande guerre ? On dit que les études ont souffert et que leur niveau a peut-être baissé. Mais qu'importe, après tout, puisque les caractères ont grandi. Pouvaient-ils vraiment être tout entier à une version latine ou à un théorème de géométrie lorsque les pères et les frères aînés étaient au combat, et que les grands quittaient, pour la caserne et le front, leurs bancs d'écoliers. On sait que toute cette jeunesse fut follement brave :



Les déléguées des élèves du lycée de jeunes filles " Jules-Ferry " viennent offrir à M. Clemenceau la maquette de la plume d'or avec laquelle il signera la paix de la victoire. — En médaillon, les portraits des jeunes et charmantes déléguées.

chaque lycée, chaque école a sa liste glorieuse de morts et, parmi les survivants, que de croix de guerre, de galons et même de rubans rouges ! L'ennemi crie que la France, quoique victorieuse, est blessée à mort par tout le sang versé. Toute la jeunesse qui survit sait qu'il ment. Murie par la tragique aventure, dépositaire d'une gloire qu'aucune des générations qui l'ont précédée ne connut jamais, elle a à cœur de montrer qu'elle n'en est point indigne. A ces héros retour enfin du combat, à leurs fils, à leurs frères, quelle tâche, si écrasante soit-elle, peut-elle être impossible ?



OÙ SONT-ILS ?

Les Rois en exil

DEPUIS mars 1917, date à laquelle le tzar connut les heures tragiques de l'abdication et de l'exil, les trônes s'écroulent avec une rapidité qu'on n'eût pas prévue aux premiers jours d'une guerre engagée pourtant pour la liberté des peuples. En deux ans, près de vingt souverains, de puissance inégale d'ailleurs ont été renversés et renvoyés à la vie bourgeoise ou à la mort. C'est un spectacle qui peut évidemment fournir aux philosophes matière à pensées neuves ou à dissertations sur de vieux thèmes, qui peut même toucher la sensibilité des gens qui ne sont pas uniquement émus par les malheurs des petits. Il y a souvent dans la détresse des grands une âpre mélancolie qui mérite notre pitié et notre respect. Mais, par un heureux concours de circonstances, ceux qui ont éprouvé les colères populaires sont, à l'exception du tzar nos ennemis de toujours. De Constantin de Grèce au roi de Saxe, tous les exilés d'aujourd'hui ont voulu la guerre que nous avons subie. Ils paient les désirs immodérés de leur orgueil ou de leur ingratitude. Ces mercantis du patriotisme sont victimes de leur rapacité. Nous n'avons pas à les plaindre. Leur départ peut assurer la paix au Monde. Ce n'est pas payer trop cher, par des malheurs très relatifs, et mérités, la tranquillité dont nos enfants pourront jouir.

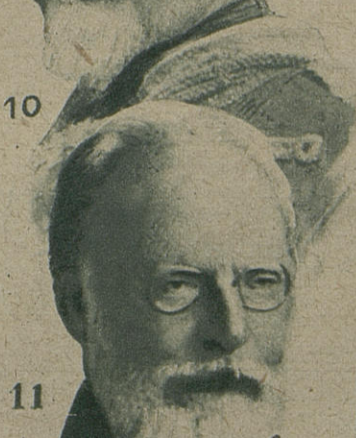


En juin 1917, trois mois après Nicolas II, Constantin de Grèce devait abdiquer. En octobre 1918, Ferdinand de Bulgarie renonçait au trône. Et en novembre de la même année, du 11 au 15, dans les Empires Centraux, ce fut le bouleversement du château de cartes. En ces quatre jours, ce sont : le Kaiser, le Kronprinz, l'empereur Charles I^{er} d'Autriche-Hongrie, les rois de Wurtemberg, de Bavière, de Saxe, le grand duc de Bade, les ducs de Saxe-Weimar, de Brunswick, les princes de Hesse, Léopold de Lippe, Henri XXXVII de Reuss, Bernhard de Saxe-Meiningen, Ernest de Cobourg-Saalfeld, Frédéric de Waldeck-Pyrmont, Frédéric IV de Mecklembourg-Schwerin, les princes d'Anhalt, Gunther de Schwarzbourg-Rudolstadt. Tous empereurs, rois et roitelets, en quatre jours, durent abandonner leur couronne et gagner soit l'étranger, soit des demeures retirées dans les campagnes de leur ancienne souveraineté.

Comment se passa cette exode? Quelles aventures romanesques ont pu vivre tous ces personnages, tous ces petits ou grands princes que la fortune abandonnait et qui se retrouvaient bourgeois du jour au lendemain, après n'avoir connu que les sourires de la chance et de leurs courtisans? On aimerait à le savoir. Que de jolies pages on écrirait sur ces princes Gunther de Schwarzbourg-Rudolstadt ou ces Frédéric de Waldeck-Pyrmont, monarques sans pouvoir en dehors de leur cour, habitués aux douceurs de la vie d'un petit duché d'Allemagne, et qui soudain ont dû laisser là tant d'agrèments pour l'existence toujours troublée, malgré les revenus qu'ils peuvent avoir, des déçus et des suspects.

Mais, hélas! toutes les sources d'informations que l'on connaît n'ont donné que des renseignements approximatifs et contra-

LES SOUVERAINS SANS COURONNES: (1) L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE; (2) LE KRONPRINZ; (3) CONSTANTIN DE GRÈCE; (4) FERDINAND DE BULGARIE; (5) LA REINE DE BAVIÈRE; (6) LA GRANDE DUCHESSE MARIE-ADÉLAÏDE DE LUXEMBOURG; (7) LA REINE SOPHIE DE GRÈCE, FEMME DE CONSTANTIN ET SŒUR DE L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE; (8) L'EMPEREUR CHARLES D'AUTRICHE; (9) LE PRINCE RUPRECHT; (10) LE ROI DE WURTEMBERG; (11) LE ROI DE BAVIÈRE.



dictoires. Même pour les rois de Grèce, de Bulgarie, même pour le Kaiser, les détails que l'on connaît sur leur fuite et leur manière de vivre depuis leur déchéance sont controuvés. On se perd dans des inventions ou des légendes. Sait-on même s'il est exact que le Tzar soit mort?

C'est donc au milieu des difficultés les plus grandes qu'il faut essayer d'approcher la vérité. L'Histoire seule, dans des années lointaines, apportera des témoignages certains. Aujourd'hui il faut se contenter des histoires. Elles sont d'ailleurs souvent plus belles que la réalité.

◆ ◆ ◆

Le 4 octobre, alors que la Bulgarie avait demandé au général Frauchet d'Espercy un armistice depuis plusieurs jours déjà, M. Malinoff, président du Conseil, demanda la parole pour une communication à faire au Sobranié — le Parlement bulgare. Il annonça que le tzar Ferdinand avait signé son acte d'abdication et laissait son trône à son fils Boris III, qui s'occuperait des destinées du pays.

Pendant ce temps, Ferdinand s'installait dans le Saxe-Cobourg-Gotha, à Cobourg même, sur l'Ita, une jolie rivière affluent du Mein, qui arrose cette ville charmante d'un peu plus de 15 000 âmes, où une propriété l'attendait. A la vérité, il y avait longtemps qu'il y préparait ses pénates. Avec son sens des réalités, sa finaude de paysan qui a le souci de l'avenir, il avait parfaitement deviné depuis pas mal de mois que sa situation était très ébranlée. Il joua les malades, les neurasthéniques, promena à Hambourg une mélancolie hypocrite et nonchalante. Il fit des visites à son cousin d'Autriche, prononça quelques discours sensationnels, lança habilement les bruits les plus divers de trahison à la cause des Empires du Centre, puis de fidélité «indéfectible», et finalement se fit passer pour fou. Après quoi tout lui était permis. Cet ambitieux, qui voulut transformer son royaume d'opérette en empire de drame, affichait des goûts champêtres. Il assurait qu'il aimait cultiver son jardin. A Cobourg, il eut et il a tous les loisirs de la faire. Il soigne les roses et, aussi, sa popularité; car, s'il s'est retiré de la scène politique avant que d'en être chassé, c'est qu'il compte y faire un jour une rentrée sensationnelle. Et dans sa maison d'exil il entretient une correspondance active avec ceux qui sont restés dévoués à ses desseins. La révolution allemande ne semble pas avoir changé le moins du monde son genre d'existence. On le laisse tranquille. Que n'agit-il ainsi avec les autres!

◆ ◆ ◆

Les destins du Kaiser et du Kronprinz furent bien différents. Le caractère des deux Hohenzollern n'avait pas la souplesse de celui du tzar de Bulgarie. Leur morgue se fût mal accommodée d'un départ qui eût ressemblé à une convalescence. L'abdication de Guillaume II reste comme un des plus grands événements de l'histoire; c'est, jusqu'à présent, la fin d'un prodigieux roman dont la suite ne pourrait être que plus tragique. Les faits sont encore présents à toutes les mémoires.

Le 9 novembre, au soir, alors que sur tous les points du front les armées allemandes bousculées, harcelées, cédaient du terrain, alors que la résistance faiblissait, une grande réunion eut lieu au quartier général allemand de Spa, où le Kaiser s'était réfugié depuis quelques jours.

Il était là au milieu de ses troupes, loin des contingences familiales ou politiques qui eussent pu avoir quelque influence sur ses décisions. Il fallait qu'il avisât. C'était l'endroit choisi pour vivre ces minutes graves. Hindenburg, Max de Bade, des dignitaires de l'Empire étaient autour de lui. Les rapports des commandants de ses troupes, ceux des ministres pour l'intérieur du pays, les déclarations verbales du feld-maréchal et de son chancelier, tout lui imposait l'abdication: il la signa en pleurant, dit-on, et pour «le bien même de l'Allemagne». Et, dans la nuit, l'Empereur en uniforme, mais coiffé d'une casquette d'officier, monta en automobile et fuyait vers la Hollande!

Au château nostalgique entouré de fossés pleins d'eau, sévère avec sa façade aux cent vingt fenêtres sans sculptures, le comte Bentinck, son ami, l'attendait. «Qu'en dites-vous?» lui demanda

l'empereur. Quelques soldats montaient une garde prudente. Il fut accueilli simplement. Il était le comte Guillaume de Hohenzollern, un noble quelconque qui vient au repos chez un ami. Du moins c'est ainsi qu'on voudrait qu'il fût en attendant le jour où la justice des Alliés jugera le dernier empereur d'Allemagne. Quels jours et quelles nuits sont les siens? Il se lève tôt et se couche tôt. Les premiers jours, il fit en automobile quelques promenades. De sages et discrets avis donnés par le gouvernement de La Haye le convainquirent qu'il était préférable de se contenter des jardins du château pour ses sorties. Et c'est ce qu'il a compris. Quelques photographies l'ont représenté se promenant dans un parc morose, aux haies de buis taillé et discutant avec son hôte. Son anniversaire, à la fin de janvier, a réuni autour de sa table quelques familiers. L'impératrice, qu'il avait laissée à Potsdam, dans la hâte de sa fuite, vint le rejoindre. Il vit en famille et refuse de recevoir personne.

Vie agréable, en somme, pour quelqu'un que le fardeau de la guerre et des affaires accabla pendant plus de quatre ans, sieste prolongée, si l'on peut dire, pour un souverain déambulant toujours botté et casqué et qui, maintenant, peut goûter le plaisir de n'être qu'un homme. Mais à quoi peut-il songer? Quels rêves d'avenir peut-il faire? Les méditations du comte de Hohenzollern, s'il les écrit, quelque jour, ne manqueront point d'intéresser les psychologues.

◆ ◆ ◆

Tout autre est le Kronprinz. On s'en doutait. Ce jeune type du hobereau exaspéré, du fils de famille qui ne veut pas laisser supposer qu'il a perdu sa fortune est classique et déplaisant. Après avoir promis à ses troupes de ne les pas quitter, mais sentant instinctivement que la haine de ses hommes se tournerait contre lui dans la défaite, le Kronprinz partit lui aussi pour la Hollande, le 10, mais au soir. Son père l'a-t-il consulté? Leur voyage fut-il préparé? Pour quelles raisons le père et le fils vivent-ils loin l'un de l'autre. Nous l'ignorons. Mais ce qu'on sait, c'est que, suivi de trois majors, en automobile, par un chemin détourné pour éviter de rencontrer des troupes isolées de soldats en révolte, le Kronprinz armé se présenta à la frontière de Hollande, où on le désarma, quand on l'eut reconnu. Il est bien le fuyard. Il a une femme, des enfants dont on n'a pas de nouvelles. Il a accepté pendant quelques jours l'hospitalité du comte de Metternich, à Swalnen, après quoi il est parti pour l'île de Waringen, dans le Zuyderzée. Là il vit dans une maison bourgeoise, comme un désœuvré. Il va jouer au billard au café du village, il fait de la bicyclette, il reçoit des amis hollandais. Il ne manifeste aucun regret, aucune amertume. Il est heureux d'être tranquille. Il reçoit des journalistes; on le

prend au cinéma. Il soigne sa propagande en affirmant à tous ceux qui l'approchent qu'il n'a pas voulu la guerre. Mais il n'a ni sursaut de honte, ni indignation. Il est seul, il s'amuse. Celui-là ne mérite que le mépris.

◆ ◆ ◆

Il en est qui furent plus philosophes. Témoin le roi de Saxe, qui, le 14 au soir, fut averti par quelques conseillers que l'émeute grondait dans Dresde. Le souverain n'insista point. Il eut ce mot qui témoignait du moins d'une douce résignation: «Les socialistes veulent gouverner, qu'ils gouvernent! Ils verront comme c'est drôle! C'est la moindre des choses que ceux qui créent le désordre s'y débattent!» Après quoi il gagna dans les environs de sa capitale un rendez-vous de chasse, où il attendit les événements. Là on perd sa trace. On croit qu'il est dans un petit village, sous un nom d'emprunt, avec deux amis et quelques domestiques. Pour le roi de Wurtemberg, qui avait soixante-dix ans, le départ fut bruyant, mais sans danger. Sous les fenêtres du palais, une foule tumultueuse passait en criant: «C'est le moment de partir!» dit-il simplement. Et il s'en alla vers une destination qu'on ne connaît point.

Le roi de Bavière Louis III, Ruprecht de Bavière, qui fut commandant en chef d'un groupe d'armées et qui était l'héritier du trône, ont connu des instants plus troublés. Ils furent d'abord à l'abri, semblait-il, de tout mouvement du peuple. Ceux qui ont été à Munich dans la période qui précéda et suivit immédiatement



GRANDS-DUCS ET ROIS POUR TABLES D'HOTE

De haut en bas et de gauche à droite: le Roi de Saxe, le duc de Saxe-Meiningen; le grand-duc de Bade et le duc de Brunswick, gendre de l'Empereur d'Allemagne.

J'ai vu.

l'armistice sont d'accord pour dire que, si Louis III était impopulaire, Ruprecht eût pu conserver le pouvoir. Mais le roi, de lui-même, pensa qu'il valait mieux partir, Ruprecht aussi, et ils se retirèrent, avec le droit de circuler librement. Mais, depuis le 25 février et depuis les troubles de Munich, il est question de les arrêter. On les a crus en fuite, en Suisse d'abord, en Autriche ensuite. En réalité, on ne sait où ils peuvent résider.

L'empereur Charles I^{er} d'Autriche, lui, fut le modèle des résignés. Ils attendaient à son sort. Il était monté sur le trône sans enthousiasme; il semble qu'il le quitta sans regret. Le 12 novembre, il signa son acte d'abdication et s'en fut dans le domaine impérial d'Eckardsau, à quelques centaines de kilomètres de Vienne, avec sa femme, l'impératrice Zita, et ses enfants. Un témoin de son départ dans les grandes automobiles qu'il fit préparer déclarait: «Le bouleversement de sa monarchie le laisse aussi indifférent que s'il se fût agi de celle d'un autre.» Il n'était pas fait pour régner. Il mène dans son château une vie d'ailleurs misérable. Les Autrichiens ont faim, celui qui fut leur empereur aussi. Il a reçu un journaliste américain au début du mois de janvier, dans un simple costume d'intérieur, ayant à côté de lui sa femme et sa famille: «Je ne suis pas heureux! Je suis sans argent ou presque, dit-il, et nous mangeons à peine!» Il expliqua qu'il n'était pour rien dans cette fantastique aventure où François-Joseph avait traîné le pays, et qu'il ne demandait qu'une chose: qu'on l'oublie. Il est peu vraisemblable que son désir se réalise. Déjà on parle, — mais espérons que ce n'est qu'une intention, — de lui intenter un procès pour vol des deniers de la Double-Monarchie. Toutes ces têtes souveraines sont fragiles sur les épaules accablées, et le lendemain avec ses surprises et ses raucines haute singulièrement tous ces exilés.



LES PRINCES ERRANTS

Le grand-duc d'Oldenbourg (à gauche) et le grand-duc de Hesse.

A moins que, comme Constantin de Grèce et sa femme, installés depuis le 18 juin 1917 à Zurich, ils ne se soient faits à l'idée que l'existence bourgeoise avec des rentes était fort supportable, ou qu'encore, comme la grande-duchesse Marie-Adélaïde de Luxembourg, qui abdiqua le 10 janvier dernier, ils ne se contentent de vivre incognito dans une petite ville où on les considère comme des voyageurs étrangers. Charlotte de Luxembourg, qui lui succéda, fiancée au duc Félix de Bourbon-Parme, et qui se serait enfuie le 27 février de son duché, a été, croit-on, rejoindre sa sœur. A moins que...

A moins qu'elle n'ait été grossir la troupe des princesses errantes qui, avec ou sans leur prince, avec ou sans leurs enfants, commencent sur les routes d'Allemagne ou d'Autriche la douloureuse exode d'une émigration effrayée. Duc de Hesse, de Brunswick, princes d'Anhalt, petits monarques apeurés, suivis de quelques fidèles, de vieux domestiques dévoués ou de conseillers reconnaissants, tous ceux qui, en quelques jours entraînés dans le tourbillon général, ont appris à connaître l'ingratitude humaine et ses rancœurs, vont désormais, au gré des événements, promener leur vie de stations balnéaires en plages.

Les années passeront. Les uns tomberont, victimes des justes vengeances; d'autres, moins coupables, paieront pour des criminels; d'autres enfin vivront. Et nous verrons, dans dix ou quinze ans, dans des villes d'eau, l'été, la jeune fille blonde, à l'allure hautaine, mélancolique, provinciale et gênée, passer sur la promenade en compagnie d'une vieille dame, et nous entendrons les: «C'est une fille de l'ancien prince détrôné de Saxe-Weimar!» qui font qu'on se retourne et qu'on regarde...

Princes en exil!

RENÉ BIZET.

L'ACTUALITÉ THÉÂTRALE. — QUELQUES VEDETTES



M^{lle} JANE RENOUART DANS "CASANOVA"
LA PIÈCE DE M. MAURICE ROSTAND.

M^{lle} JANE MARNAC DANS
"LA FILLE DE M^{me} ANGOT".

M^{lle} MARCELLE GENIAT DANS "CASANOVA"
(RÔLE DE LA REINE DE BOHÈME.)

La Science pittoresque

LA GUERRE SOUTERRAINE DES TAUPES

Quel curieux travail que celui de la taupe ! Savamment elle construit des galeries qui s'étendent à de grandes distances et se relient à une sorte de quartier général aux souterrains symétriques. Des galeries principales aboutissent à une galerie circulaire inférieure, à un magasin central ; des galeries supplémentaires permettent des arrivées ou des départs précipités, et une galerie supérieure se relie avec l'ouvrage inférieur par des canaux obliques ; ceci donne à l'ensemble l'aspect d'une fortification destinée aussi bien à l'attaque qu'à la défense.

Elle donne à coup sûr le maximum de sécurité à l'occupant. L'homme n'a pas fait mieux pendant la guerre.

Il a su adapter — à la longue — l'art du souterrain à celui du combat ; il a attaqué son adversaire par des galeries et s'est défendu par des contre-galeries ; mais il n'a prouvé qu'une chose : la guerre est un retour direct à la période préhistorique, à l'époque où l'homme ne savait vivre et se protéger que par des moyens semblables à ceux qu'emploient les animaux.

Ne soyons pas trop sévères cependant. L'architecture souterraine peut, dans certains cas, nous apporter un confort supplémentaire en mettant à notre disposition des moyens de transport nouveaux, bien supérieurs à ceux de surface. Le réseau métropolitain de Paris n'est autre chose, après tout, qu'une immense taupinière dans laquelle circulent chaque jour cent mille individus. Le séjour n'y est pas très agréable mais il est de si courte durée que l'on accepte les imperfections du système pour bénéficier de ses avantages.

Le voilà bien, n'est-ce pas, le vrai « retour à la terre » ?

LES CRABES JAPONAIS

Le Japon, qui produit des gens de petite taille, est entouré de mers dans lesquelles vivent de véritables monstres. Les habitants des mers européennes ne sont, en effet, que des enfants à côté de leurs confrères des mers asiatiques.

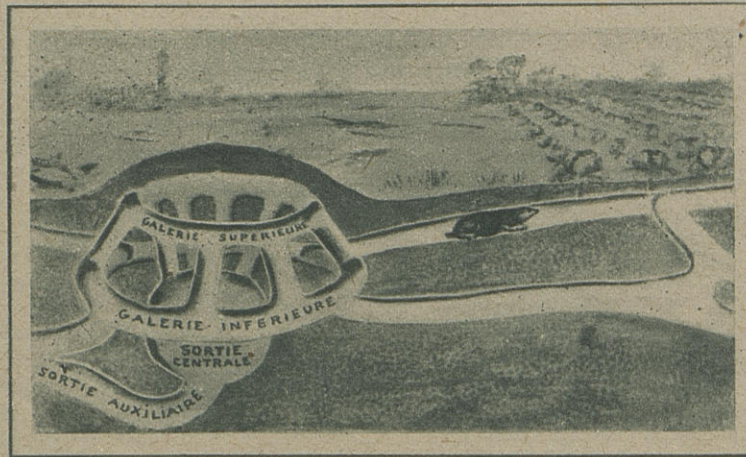


Deux crabes japonais.

Avez-vous jamais vu une marchande de poissons à Marseille, affublée de deux crabes semblables à ceux que tient cette japonaise ? Elle aussi aurait le sourire ! Heureusement, les crabes n'ont pas une force proportionnée à leurs dimensions. Au bout de leurs longues pattes, les pinces demeurent faibles et mordent sans danger. La nature fait bien les choses en ne respectant pas toujours les proportions. Ces animaux pourraient, en effet, nous couper un doigt avec leurs pinces comme avec une cisaille.

LA BAGUE ET LA POMME DE TERRE

Il était une fois une bague, une alliance plutôt, qui tomba par mégarde dans le feu. On la crut perdue, fondue peut-être ; toutes



COUPE D'UNE TAUPINIÈRE. On remarque à droite l'animal dans le couloir d'une galerie.

les recherches pour la retrouver demeurèrent sans résultat.

Quelques mois plus tard, le paysan qui avait perdu cet emblème d'un mariage correctement conclu ne fut pas peu surpris, en arrachant les pommes de terre de son champ, d'en trouver une dont la forme s'éloignait fortement de celle de tous les autres tubercules. Intrigué, il l'examina de près, la tournant et la retournant en tous sens. C'était une



La bague et la pomme de terre.

pomme de terre à deux poches tout à fait semblable aux anciennes bourses à anneau, en usage autrefois chez nos pères et que Cyrano de Bergerac a immortalisées dans un beau geste, à la française. La pomme de terre avait poussé dans l'alliance ! Elle était née et avait grandi au milieu de la poignée de cendres que le paysan avait semée sur son champ et dans laquelle s'était cachée la bague. En se développant, le tubercule avait dû s'allonger et grossir en deux sortes de sacs hors de la bague qu'il avait emprisonnée ensuite. L'aventure était drôle ; le paysan a fait photographier sa pomme de terre et a vendu l'épreuve deux dollars à un journal américain.

immortalisées dans un beau geste, à la française. La pomme de terre avait poussé dans l'alliance ! Elle était née et avait grandi au milieu de la poignée de cendres que le paysan avait semée sur son champ et dans laquelle s'était cachée la bague. En se développant, le tubercule avait dû s'allonger et grossir en deux sortes de sacs hors de la bague qu'il avait emprisonnée ensuite. L'aventure était drôle ; le paysan a fait photographier sa pomme de terre et a vendu l'épreuve deux dollars à un journal américain.

VOUS AVEZ FROID : APPUYEZ SUR UN BOUTON!

Tout le monde sait qu'un courant électrique parcourant un fil métallique provoque l'échauffement de ce fil, échauffement qui peut aller jusqu'à la production de lumière, comme dans les lampes à incandescence. On utilise déjà ce principe depuis plusieurs années pour préparer des aliments par la chaleur

électrique, et la cuisson en est très régulière. Un essai de chauffage local a été fait également : des chaufferettes et des tapis électriques existent et apportent le maximum de confort et de propreté.

De là à fabriquer des couvertures électriques il n'y avait pas loin : les Américains se sont engagés dans cette voie et ne paraissent plus vouloir s'arrêter ; on peut dire qu'ils se proposent de doubler tous les vêtements avec des fils conducteurs !

Complètement enveloppé dans sa confortable couverture, l'honorable gentleman, assis dans son fauteuil, se moque de la crise du charbon ; il est pour ainsi dire plongé dans un bain de chaleur électrique qui l'isole complètement de la température ambiante. Ainsi couvert, il pourrait, sans inconvénient, coucher sous les ponts, à condition qu'il ait une prise de courant à sa disposition.

Vous avez froid aux mains ? Mettez des gants électriques qui conviennent particulièrement aux chauffeurs et à tous les conducteurs de véhicules privés ou publics. Vous désirez transpirer ? Enveloppez-vous dans cette sorte de cloche qui vous emprisonne depuis le cou jusqu'aux pieds et laissez agir le courant. En quelques minutes vous sortirez de ce bain de vapeur électrique allégé d'un kilogramme de sueur.

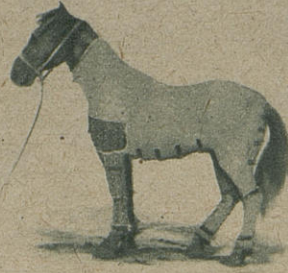
Comme il y a toujours une Américaine plus enthousiaste que tous les Américains réunis, Miss Ida Fogelson, de Saint-Paul, a songé aux animaux, étant convaincue que



Le gant électrique pour Walmann.



Avec cette couverture électrique on peut négliger la crise du charbon.



Un vêtement électrique pour chevaux.



Le bain de vapeur électrique.

l'électricité leur rendrait les mêmes services qu'aux humains. Elle a inventé un « complet » électrique pour chevaux « dernier modèle ».

UN SPORT A PRAATIQUER : LE BOOMERANG

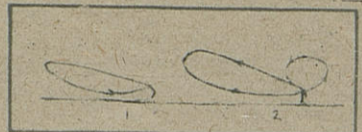
Le boomerang est un article de sport curieux et scientifique que tous les savants se sont pris à un moment donné



Coupe du boomerang qui montre sa courbure.

d'une belle passion pour mettre l'objet en formule et sans y parvenir. On sait que ce bizarre instrument, lancé d'une main adroite, revient dans la main du chasseur après avoir atteint son but : un oiseau au vol, par exemple.

L'arme file droit à une trentaine de mètres, change brusquement de direction et revient dans la main en décrivant par la gauche un ovale

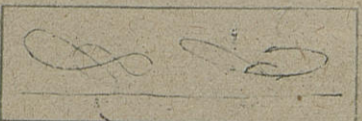


Différentes trajectoires décrites par le boomerang.

allongé. Quand elle est habilement lancée, elle fait dans l'air plusieurs cercles avant de redescendre en planant jusqu'à la main du lanceur.

Il suffit, ajoute M. Descamps, d'une heure d'exercice pour faire revenir un bon boomerang dans la main. Rien ne serait plus facile, paraît-il, que d'acquiescer une belle force à ce jeu : le tout est de posséder un appareil bien fait. Or le mieux est de le construire soi-même.

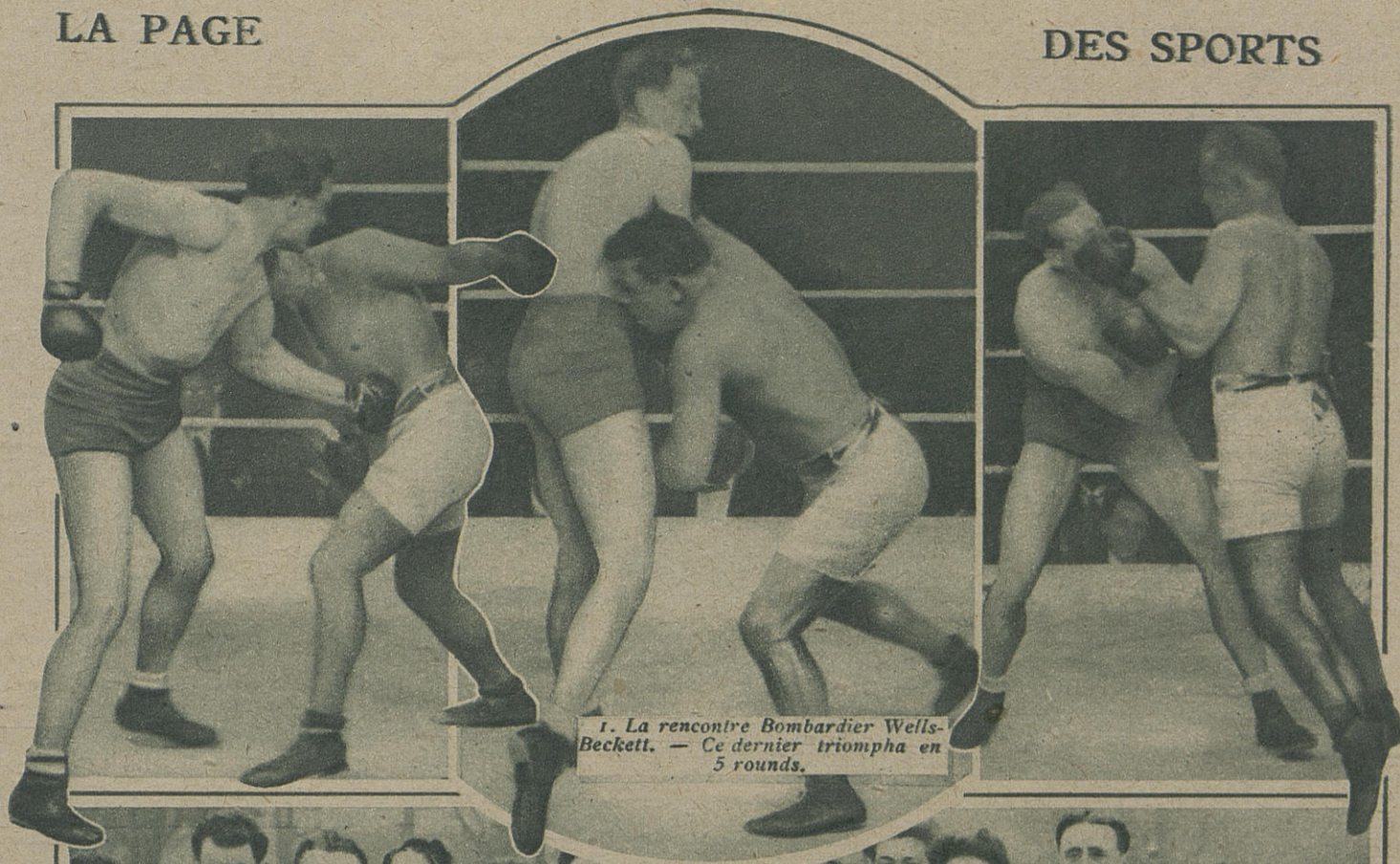
Voici comment M. R. Descamps



Directions qu'on peut imprimer au boomerang après entraînement.

a expliqué, dans le Cosmos, la fabrication du boomerang :

« Il est taillé dans une branche de bois dur, courbée en équerre, dans une fourche, par exemple. C'est une lame de bois, à angle arrondi, les branches ayant de 25 à 35 centimètres de longueur, 4 à 5 centimètres de largeur et de 30 à 40 centimètres d'écartement extrême. Les extrémités sont arrondies. L'une des faces est plate, l'autre légèrement convexe, surtout à la partie coudée et les bords aigus pour bien fendre l'air. Enfin, détail essentiel, les branches doivent être légèrement « dégauchies ». Le boomerang est un peu hélicoïdal, de telle façon que, lorsqu'on le regarde à plat, l'angle étant en arrière et la partie convexe tournée vers le bas, la branche de droite s'incline vers l'avant et celle de gauche vers l'arrière. On lance le boomerang de la main droite, la pointe en avant, dans le plan vertical et la partie bouchée tournée vers le corps ; d'un coup sec du poignet on lui imprime un mouvement de rotation. »



1. La rencontre Bombardier Wells-Beckett. — Ce dernier triompha en 5 rounds.



2. L'Equipe du Racing qui matcha contre l'équipe de la Société Générale (au-dessous) et se fit battre par 5 points à 0.



Les manifestations sportives se multiplient. Il y avait foule le dimanche 2 mars autour des équipes des R. C. F. et de la Société Générale et au Vélodrome d'Hiver où Sérès battit Corry. En Angleterre, la rencontre Joë Beckett et de Bombardier Wells fut un véritable événement.



Au-dessus : Corry et Sérès en demi-fond. En bas : Ellegaard et Sergent dans le match de vitesse où Spears vainquit.

La sortie d'une mêlée.

LA GRANDE PITIÉ DES VILLES DU NORD

Si les Allemands, mis dans l'obligation de quitter précipitamment Lille, Roubaix et Tourcoing, n'ont point eu le temps matériel de les détruire de fond en comble, ils ont eu néanmoins le loisir, pendant quatre ans, de mettre en coupe réglée la région, d'enlever des usines tous les matériaux ou matières dont ils avaient besoin et de frapper de stérilité la totalité des industries.

LES SPÉCIALISTES DE LA DESTRUCTION « PERLÉE »

On connaît maintenant les procédés qu'ils employèrent pour « récupérer », — avec leur beau cynisme, ils appelaient ça récupérer, — dans les usines, machines et matières premières, dont ils voulaient déposséder la France à leur profit. Tout d'abord, quand ce n'était point encore chez eux pénurie complète, ils mettaient certaines formes dans leurs agissements et se contentaient d'enlever les tuyauteries de cuivre dont ils avaient déjà grand besoin. Puis, nécessité ne connaissant plus de loi, ils rendirent inutilisables les métiers à filer (Voir document de la page ci-contre), à retordre ou à peigner, en démolissant leurs parties essentielles pour récupérer, ne fût-ce même que quelques onces de cuivre. Ces déprédations et ces vols étaient commis méthodiquement, quoique brutalement, par des équipes dirigées par un *Feldwebel*, généralement ancien contremaître dans une usine allemande, et après qu'un ingénieur spécialiste fût venu examiner les lieux et donner ses instructions.

Quelques exemples feront mieux comprendre l'énormité des pertes subies par les filatures du pays du fait des « réquisitions » allemandes. A Tourcoing, l'une des plus importantes entreprises textiles, qui avant la guerre occupait 2 500 ouvriers, s'est vu enlever : 127 000 kilos de cuivre de toute forme ; 65 000 kilos de tuyaux de plomb ; 17 000 kilos de câbles de transmission ; 27 000 kilos de fils électriques ; 4 500 kilos de cordes en coton ; 10 000 kilos de courroies. En outre, toutes les turbines à vapeur, tous les moteurs électriques, tous les buffes de préparation, — l'absence de ces derniers suffisant à immobiliser un métier — ont été transportés au pays germanique, où ils trouvèrent aussitôt leur emploi.

A Roubaix, l'un des trois gros négoce de laine, auquel est jointe une vaste filature, a eu à lui seul pour 18 millions de laine réquisitionnée. L'ensemble des prélèvements ou des destructions opérés par les Boches dans cette usine se monte, après expertise, à la somme de 50 millions. On conçoit que le chiffre total d'un milliard qui nous a été donné par les industriels de là-bas et qui représente la totalité des vols, — c'est là le vrai terme qu'il faut employer, — commis par la rapacité tudesque dans les trois villes, n'est point exagéré.

La situation se présente donc ainsi : des usines où toute la machinerie est à refaire entièrement, ou à réparer dans ses moindres détails, ce qui en temps normal demanderait un laps de temps d'au moins six mois ; une population ouvrière qui avant peu représentera deux cent mille bras et qui demeure forcément inoccupée ; des chefs d'entreprises dont la puissance budgétaire est considérablement diminuée, si même elle n'est point complètement anéantie. Et bien, malgré les difficultés formidables que patrons et ouvriers savent rencontrer dans la tâche de résurrection qu'ils ont à entreprendre, bien que leur force morale soit anéantie par quatre ans passés sous la féroce boche, il n'est pas un d'entre ces braves gens du Nord qui ne soit prêt à entreprendre d'arrache-pied le travail, tant est profond l'amour que tous professent pour le sol où ils sont nés, et sous lequel reposent leurs aïeux. « Aide-toi, le ciel t'aidera ! » dit un vieux proverbe. Ils s'aident déjà, ils ne demandent qu'à redoubler leurs efforts, mais ils voudraient bien que le ciel, — en l'espèce les pouvoirs publics, — les aidât à son tour. Or, rien de véritablement efficace n'a encore été fait pour ceux qui clament leur détresse et leur ardent besoin de revivre, ou il



Un des ouvriers de Roubaix, avec cet air accablé que, l'on voit trop souvent aux travailleurs du Nord, navrés de sentir leurs bras inutiles.

a été fait si peu qu'aucun résultat appréciable ne peut être enregistré.

Certes, la tâche de l'État est elle aussi énorme, mais il apparaît qu'elle n'est pas impossible, si plus de zèle, une organisation meilleure, la réalisation immédiate des initiatives possibles, — et elles sont nombreuses, — se manifestaient dans tous les actes gouvernementaux.

DE L'ARGENT ! DEMANDENT LES INDUSTRIELS

Que demandent tout d'abord les industriels éprouvés ? De l'argent, une partie, — ne représenterait-elle que 10 ou 20 p. 100, — du montant des réquisitions opérées ou des dégâts commis. Ils sont décidés à avancer le reste. Jusqu'à ce jour, ils n'ont pu obtenir satisfaction, et le doute, l'angoisse ne sont pas loin de les tenailler.

Des faits ! Ils ne manquent pas. Il faut se borner et choisir. A Tourcoing, un premier bordereau de 2 millions établi par les industriels de la cité a été présenté aux services responsables. Il englobe certains frais justifiés et reconnus tels, qui ont été faits pendant la guerre. Sait-on a combien se monte jusqu'à ce jour la somme perçue ? A six-cent soixante-quinze francs !

De plus, le Ministère de la reconstruction ayant demandé qu'on lui soumit des devis ayant trait aux réparations à effectuer dans les usines de la région, les constructeurs de ce même Tourcoing établirent une note de plusieurs millions, note approuvée par le colonel Prangey, représentant du ministre pour le Nord. Il est à présumer que cette pièce a dû s'égarer ou demeurer dans un des nombreux bureaux par lesquels elle doit passer, personne à Tourcoing n'ayant encore touché un décime sur cet argent, dont la venue est pourtant attendue avec l'impatience que l'on devine.

A Roubaix, même histoire. Une maison de la ville, ayant présenté un devis de six cent mille francs, *devis accepté*, s'est vu offrir, après quelques jours, deux cent quinze mille francs. Estimant qu'un bon tient vaut mieux que deux tu l'auras, ladite maison se soumit aux exigences de l'administration. Elle en est encore à attendre les 215 000 francs promis.

IL FAUT PASSER PAR TROP DE BUREAUX

Le résultat de ces attermoiments est que nombre d'industriels, qui n'ont plus de fonds disponibles à leur disposition, se voient dans la triste obligation de cesser tout travail de réfection dans leurs filatures, alors même que celles-ci pourraient être mises en état de rouler dans un délai assez bref, l'outillage qui leur manque pouvant être acheté au Havre ou à Paris.

Cette impuissance des pouvoirs publics à

améliorer une situation pourtant extrêmement précaire et qui nécessite, sans tarder, d'importantes modifications, est due pour une part aux difficultés formidables qu'ils ont à surmonter, mais aussi et surtout aux méthodes de travail qu'ils emploient, soit qu'il s'agisse de l'administration intérieure des différents services en cause, soit que la question des transports, — et celle-là est de beaucoup la plus importante, — entre en jeu.

Il n'est pas un industriel qui ne réclame à cor et à cris l'établissement d'un pouvoir central unique à qui, il soumettrait ses vœux, qui serait en mesure de trancher pour ou contre, sans avoir à en référer à dix services différents. Cela pourrait simplifier par trop les données du problème, du moins on est tenté de le supposer, quand on s'aperçoit qu'une demande quelconque, émanant d'un industriel lésé, est obligée, si elle veut avoir quelque chance d'être ratifiée, de passer par le Ministère de reconstitution industrielle, le Service des régions libérées, celui des transports et encore ceux des ponts et chaussées et des finances. Comment s'étonner après cela si le malheureux placet, ballotté comme il l'est de bureaux en bureaux, reste accroché à l'un d'eux.

ET LES TRANSPORTS NE TRANSPORTENT PAS

La question primordiale, avons-nous dit, est celle des transports. L'insuffisance de ceux-ci éclate à chaque instant. Ici, ce sont les fondateurs du pays qui auraient eu besoin, pour remettre leur usine en marche, de 500 tonnes de coke, au moins, par mois, soit deux mille tonnes pour les quatre mois qui viennent de s'écouler depuis la libération du territoire. Ils en ont reçu deux cent cinquante tonnes en tout et pour tout !

Là, ce sont des wagons de verre à vitres commandés depuis deux mois à Remiremont, avec l'autorisation du colonel Prangey et qui ne sont pas encore arrivés ; ou encore des wagons venus de Belgique et pleins de la même marchandise et que la douane arrête en gare de Tourcoing, on ne sait trop pourquoi. Durant que s'écoulaient les jours, la pluie pénètre par les croisées démunies de carreaux, tombe sur les métiers, suffisamment éprouvés cependant, et achève l'œuvre de destruction entreprise par les Allemands.

Ailleurs, 20 tonnes de machines-outils, prêtes à être livrées et dont le besoin est immédiat, puisqu'elles serviront à la reconstruction du matériel, et plusieurs tonnes de zinc ne peuvent être embarquées ; la gare de la Chapelle n'étant autorisée à disposer de ses Wagons que pour le ravitaillement en vivres.

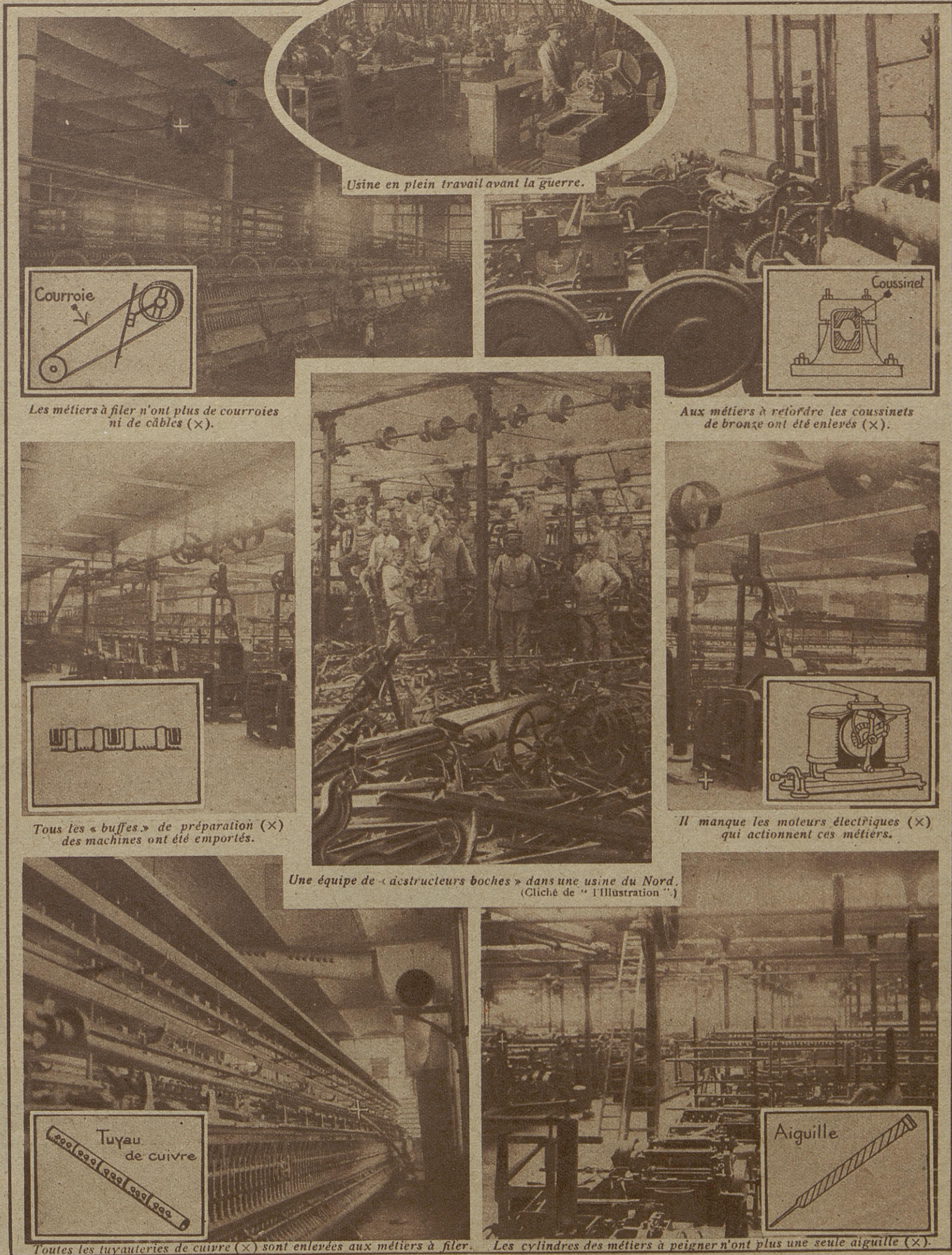
Or, nul ne l'ignore plus maintenant, sur tous les réseaux, le nombre des voitures inutilisées et qui ne servent à rien, sinon à encombrer les voies de garage, se chiffre par milliers.

QUE FAUT-IL FAIRE ?

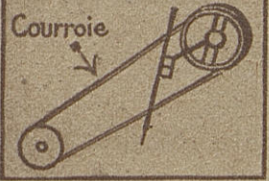
Énumérer les erreurs, signaler les lacunes, noter les oublis est bien. Il serait mieux qu'on y remédiât sans tarder, si l'on ne veut pas que les ruines continuent à s'accumuler dans un pays qui n'a pas la force de se relever seul. Qui veut vivre doit produire. C'est un axiome dont il n'est point nécessaire d'opérer la démonstration. Or le Nord ne produit plus, le Nord s'étiolé. Ce spectacle est d'autant plus affligeant que le Nord veut vivre, qu'il possède en lui-même assez de ressources matérielles et de ressort moral pour compléter, dans un bref délai, toute œuvre de résurrection qu'entreprendraient énergiquement les pouvoirs publics. Avant six mois, un tiers des grosses usines de la région pourrait fonctionner, la plupart en totalité, le restant en partie, si patrons et ouvriers se sentaient véritablement étayés, protégés par l'État. Il faudrait pour cela que les modalités en usage changeassent et que la tête se montrât digne du rôle écrasant, mais combien glorieux, qu'elle a assumé : gagner la paix comme elle a gagné la guerre.

POL FIQUÉMONT.

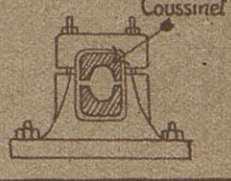
J'ai vu



Usine en plein travail avant la guerre.



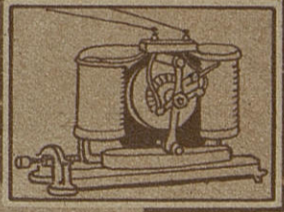
Les métiers à filer n'ont plus de courroies ni de câbles (x).



Aux métiers à retordre les coussinets de bronze ont été enlevés (x).

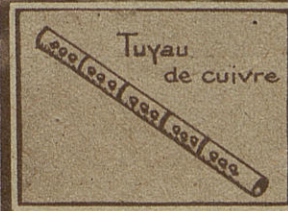


Tous les « buffes » de préparation (x) des machines ont été emportés.

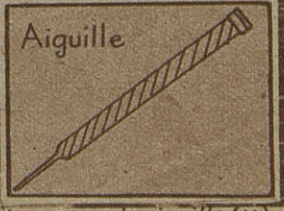


Il manque les moteurs électriques (x) qui actionnent ces métiers.

Une équipe de « destructeurs boches » dans une usine du Nord. (Cliché de "l'Illustration".)



Toutes les tuyauteries de cuivre (x) sont enlevées aux métiers à filer.



Les cylindres des métiers à peigner n'ont plus une seule aiguille (x).

LE VANDALISME " PERLÉ " DANS ROUBAIX ET TOURCOING, LES MORTES

L'animation qui règne dans des villes du Nord telles que Roubaix et Tourcoing n'est que factice. La vie économique y est éteinte. Les usines, filatures et fonderies, dont le nombre n'est pas loin d'atteindre quinze cents pour les deux villes et qui faisaient leur richesse, sont désertes : leurs métiers ont besoin d'être refaits en totalité ou réparés en partie pour pouvoir tourner à nouveau. C'est systématiquement et avec

méthode que les Allemands, pendant les quatre ans que dura leur occupation, enlevèrent toutes les pièces principales, en cuivre, bronze ou cuir, et démontèrent la machinerie. Espérons que les pouvoirs publics prendront à bref délai des mesures énergiques, qui permettront de faire renaître ces régions qu'animait avant la guerre une vie si intense et qui maintenant sont frappées de stérilité.



LES BRIGANDS CHEZ NOUS
LA PAIX (timidement). — Puis-je entrer ?
 — Un instant, mon petit... Encore quelques minutes et nous aurons rempli nos sacs.



LA PRUSSE ET LA POLOGNE ou LE ÇOMBLE DE L'IMPUDENCE
 (L'Anglais sur la promenade de la Paix). — Laissez donc mon chien tranquille, madame, s'il vous plaît.



QUE VA DÉCIDER L'ENTENTE ?
 WILSON ou LÉNINE



LE SALUT DE PARIS A LA PAIX
POINCARÉ (à l'ouverture de la Conférence). — Pour mener à bien l'œuvre que nous préparons, il est nécessaire qu'à la Haine nous ajoutions le Mensonge...



LA POLITIQUE DE LA RUE ou LE VOTE DES FEMMES
 — Pour qui as-tu voté, Anna ?
 — Pour le parti populaire chrétien. Penses-tu que je vais me laisser ruiner par l'amour libre ?



LA CRUCIFIXION DE L'ALLEMAGNE
POINCARÉ (à Clemenceau). — Encore une petite rallonge à l'armistice, et elle sera tout à fait mûre pour la Paix.



GUERRE, GRIPPE ET BOLCHEVISME
 Et maintenant les Slaves aussi peuvent nous faire concurrence.



ERZBERGER et FOCH

— Qu'on m'apporte vos wagons et vos locomotives !
 — Très coloniers, monsieur le Maréchal.
 — Il faut me lier sur-le-champ vos machines agricoles !
 — A vos ordres, monsieur le Maréchal.
 — J'exige aussi la remise de votre flotte de commerce !
 — Votre très humble serviteur, monsieur le Maréchal.
 — Et maintenant voici la condition la plus dure pour votre pauvre pays... J'exige que ce soit vous qui traitiez avec nous des conditions de la paix.



UNE QUESTION RIDICULE
 sur le front ?
 — C'est ça, vous préférez un danseur avec une jambe articulée !



CERCLE VICIEUX
 Le fournisseur fait grève parce que les trains ne marchent pas ; les trains ne marchent pas parce que le charbon n'est pas livré parce que vous êtes en grève... Fais donc aussi la grève de la nourriture.



LES NOUVEAUX MINISTRES ALLEMANDS EN CONSEIL DE CABINET
 Sur la photo, de gauche à droite : Schmitt, Schiffer, Scheidemann, Pr. Preuss, Vissel, Bauer, Brockdorff-Rantau, Pr. David ; (du côté droit de la table) : Noske, Pr. Bell, (Ebert, président).

L'état d'âme du peuple allemand présente, en ce moment-ci surtout, un très réel intérêt. Que pensent-ils de la Paix de l'Entente et se sentent-ils vraiment vaincus ? Leur révolution n'est-elle qu'une frime, comme le prétend une partie de notre presse et leur nouveau gouvernement n'est-il qu'une mascarade démocratique qui cache un vieil impérialisme d'instinct ? Ce n'est pas dans leur presse d'opinion — toujours très disciplinée surtout dans ses pires violences — que nous pouvons trouver des indications précises sur ces sujets dont on comprend

l'importance. C'est plutôt dans leurs journaux satiriques où la verve un peu massive de leurs humoristes se donne à peu près libre carrière. A ce titre, voici quelques documents choisis dans leurs plus fameux périodiques : « Simplissimus », « Lustige Blätter », « Jugend », « Meßendorfer Blätter », « Kladderadatsch », etc. Et l'on Nos Boches s'y montrent, suivant l'expression favorite de leur Bismarck, « en caleçon de bain ». Et l'on conviendra sans peine que s'ils ne sont pas beaux à voir, le spectacle ne manque tout de même pas d'intérêt...

Les Échos de J'ai vu...



Les deux délégués autrichiens à l'Assemblée de Weimar; à gauche, le professeur Ludo Hartmann.

L'HISTOIRE DU NÈGRE

Un général qui a eu un important commandement au front pendant la guerre est actuellement à Paris, où il se repose de ses fatigues. Il sort avec un officier d'ordonnance, en civil tous deux, et on les rencontre dans les théâtres et les restaurants les plus fréquentés. Malheureusement, le général en question, qui est un brave homme, a deux défauts : il est un peu sourd et il est extrêmement emporté. Il entre dans des colères subites, crie, peste, jure, menace et terrorise ceux qui l'entourent. C'est ainsi que l'autre soir il dînait dans un grand restaurant du boulevard et était servi par un maître d'hôtel du plus beau noir. Que se passa-t-il? L'histoire ne le dit pas. Toujours est-il que le général fut mécontent du service : il fit une observation, le nègre tenta de donner une explication; le général montra alors un tel état d'exaspération que le patron du restaurant dut intervenir avec beaucoup d'égards et faire comprendre à son hôte qu'il allait un peu loin.

Quand le général fut parti, le maître d'hôtel fut appelé à une table où dinaient trois jeunes officiers qui riaient comme des fous. Ils connaissaient le général et pensèrent faire une blague sans importance au nègre désolé : « Vous ne savez pas qui c'est le monsieur qui criait? »

« Non, Monsieur. — C'est le marquis de Gallifet, et, s'il s'est mis en rage, c'est que vous ne lui avez pas donné son titre. Ça l'a vexé! S'il revient, appelez-le monsieur le marquis, il sera doux comme un agneau. »

Et quelques jours après, le général, qui n'a pas de rancune, revint au restaurant, le nègre se précipite : « Monsieur le marquis! si monsieur le marquis veut s'asseoir... »

« Quoi! fait le général qui tendit l'oreille pensant avoir mal entendu... »

« Monsieur le marquis! hurla le nègre... »

A ce moment, le général, congestionné, hurla : « Pourquoi m'appellez-vous ainsi monsieur le marquis, espèce d'imbécile?... »

Alors le nègre sourit avec supériorité : « Parce que je sais bien que j'ai l'honneur de servir M. le marquis de Gallifet... »

Alors la colère du vieux militaire tomba d'un seul coup; il éclata d'un rire tapageur, et il s'écria :

« Mais non, je ne suis pas Gallifet, gros malin! Tu vois bien que j'ai encore mon ventre! »

Le nègre n'a pas bien compris, mais il a servi un client désarmé qui n'a jamais passé une si bonne soirée.

LE BRAVE AGENT

L'autre soir, un soldat aîné, un peu gai, errait dans l'avenue de l'Opéra par une température sibérienne; tout à coup, las de marcher à l'aventure, il s'assit sur la margelle du bassin de la place du Théâtre-

Français, et il aurait attrapé une congestion si un membre de sa propre police militaire (M. P.) ne l'avait cueilli sans mansuétude et entraîné vers un poste quelconque, puis qu'il aussi bien le po- chard transi était dans une situation irrégulière. Mais, claquant des dents, le soldat marchait difficilement, et le M. P. sentit bien qu'il n'atteindrait pas le but qu'il s'était fixé

si, d'abord, bon Samaritain, il ne réchauffait sa capture par un grog d'une rare violence, comme disait Alphonse Allais. Il rentre donc chez un marchand de vins avec son compagnon, commande ce qu'il fallait pour le ragotardir et se ragotardir du même coup. Réchauffé, le délinquant pensa qu'une politesse en valait une autre, et il offrit une libation à son mentor, qui l'accepta et, de grog en grog, l'heure de la fermeture arriva. Mais les deux alliés, qui étaient devenus les meilleurs amis du monde, pensèrent qu'ils étaient mieux là que dans les rues neigeuses et refusèrent de sortir. Et, comme on prétendait les évacuer, ils firent un tel tapage que le patron dut aller chercher le secours d'un brave agent parisien.

Après mille salamalecs, il décida les deux boys à quitter le comptoir sur des jambes flageolantes, et ce fut lui qui, en les soutenant par un bras, arriva à les traîner jusqu'au Head-quarter, où on les accueillit avec tous les égards qui leur étaient dus.

LA REINE DE ROUMANIE PARLE

Voici le portrait que trace de « la plus belle souveraine de l'Europe » un des visiteurs qu'elle reçut :

La reine à toutes les grâces de la femme. Grande et proportionnée à ravir, elle porte une robe ajustée de velours bleu, sans aucun ornement, qui accuse la majesté sculpturale de ses lignes, et dont le corsage, échantonné largement, découvre un cou admirable sur lequel s'érige une tête blonde, à la fois fine et altière. Les traits sont délicats, comme le front, mais le regard, d'un bleu lin-

pide et froid d'aiguemarine, impose et commande le respect. Tout en elle dénote une volonté inflexible, mais à cette dominante elle unit merveilleusement l'art de plaire. « La plus grande Roumanie » trouvera en elle un avocat obstiné, armé de la plus subtile séduction.

Elle connaît l'art de plaire, mais, mieux encore, elle sait intéresser. Elle n'ignore pas que nous avons la fibre nationale très sensible, et elle attaque la corde en virtuose. Au récit, d'ailleurs très poignant, qu'elle nous fait des heures de la Roumanie que la trahison russe a livrée, pieds et poings liés, aux Allemands, elle joint l'éloge de M. Clemenceau, du général Berthelot et de la Croix-Rouge française. Elle parle de son séjour à Jassy, au milieu de « ses Français », qui l'ont encouragée, soutenue, égayée dans les moments les plus critiques. Et c'est une suite de petits tableaux, synthétiques ou épisodiques, déroulés avec un art consommé.

Cette séductrice, en un mot, est un homme, et qui sait à merveille que plaire n'est pas tout mais qu'il faut encore convaincre. Elle y met une ardeur entraînante, passionnée, qui n'exclut ni la logique ni le calcul, et c'est un spectacle curieux et touchant que celui de cette lutteuse où revit, avec plus de nerf et plus de flamme, le génie clairvoyant et subtil de son oncle le roi Édouard VII.

Comme il l'aurait fait pour nous plaire, elle a accompli le geste qui nous va droit au cœur en allant avec ses filles les princesses Elisabeth et Marie, fleurir à Noyon les tombes de nos soldats morts au feu... Maintenant sa cause est entendue. Elle est gagnée. Les Roumains seront secourus.

UN JUGEMENT DE M. CLEMENCEAU SUR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Comme tous ceux qui siègent aujourd'hui sous la coupole, M. Clemenceau a fortement pris à partie, jadis, l'Académie française, ou du moins la Commission du Diction-



Chevalier et Carpentier. La photo a été prise à Londres, où Carpentier arbitra le match Beckett-Wells.

naire. C'est toujours un signe de jeunesse. M. Clemenceau, quand il a écrit les lignes qu'on va lire, avait déjà plus de cinquante ans. Et c'est tout à l'honneur de sa verve d'esprit. Il s'agissait donc du Dictionnaire :

« C'est une idée assez réjouissante que celle de douze crânes pelés, écrit-il, se réunissant tout exprès pour faire passer un examen de Sorbonne à de pauvres mots innocents, les rejeter à coups de boules noires ou leur faire accueil avec des mentions d'indulgence ou de satisfaction... »

DES COCHONS DANS PARIS

Peut-être n'aurions-nous pas connu les jours sans charcuterie si, parmi les vieilles coutumes parisiennes disparues, celle d'élever des cochons chez les particuliers avait subsisté. Elle présentait, il est vrai, des inconvénients notoires. Le 14 octobre 1791, les Administrateurs du département de la Police adressaient cette circulaire aux commissaires :

« On voit journellement dans les rues de Paris des cochons que les habitants ne craignent point d'y laisser vaguer au préjudice des règlements qui le défendent et malgré les accidents funestes qui peuvent en résulter. Il y a nombre d'exemples d'enfants estropiés par ces animaux voraces, qui, les trouvant aux portes des maisons avec du pain et voulant le leur enlever, leur ont mangé les mains. » D'où la nécessité de dresser contravention...

LA GUERRE ET LE HASARD

Voici quelques exemples fameux de l'influence que le hasard exerce sur l'issue des batailles.

Le 16 juin 1815, pendant la bataille de Ligny, Napoléon envoyait à Drouet d'Erlon un ordre écrit l'invitant à porter le 1^{er} corps d'armée sur la hauteur de Saint-Amand, d'où il comptait lui prescrire, plus tard, de se jeter sur les derrières de l'armée prussienne. L'ordre avait été griffonné au crayon, sur une feuille de papier que le porteur chiffonna. Au lieu de lire « sur la hauteur », Drouet d'Erlon lut « à la hauteur ». En conséquence, il prit une direction qui le portait sur un point d'où il ne pouvait attaquer l'ennemi dans les conditions que l'Empereur avait en vue.

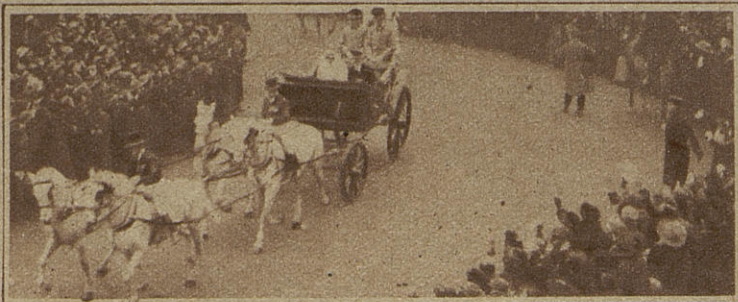
Sans cette erreur de lecture, l'armée prussienne était détruite le 16, et, le surlendemain, il n'y avait pas de bataille de Waterloo.

Le surlendemain, 18 juin, Grouchy avait reçu de Soult une note l'avisant que la bataille était engagée devant la forêt de Soignes et lui prescrivant de rejoindre la droite de l'armée. Au lieu de lire « engagée », Grouchy lut — et tout son état-major comme lui — que la bataille était « gagnée ».

Cette erreur de lecture enlevait à l'ordre de rejoindre tout ce qu'il avait de pressant. Grouchy n'arriva pas à Waterloo; on l'accusa de trahison.

	Paris.	Londres.	Milan.
Lait (un demi-litre).....	0 40	0 55	0 35
Beurre (125 gr.)	2 »	0 60	0 05
Pain (1 kil. 500).....	0 75	0 70	0 04
Viande de bœuf (0 kil. 750)...	4 50	5 »	7 75
Pommes de terre (1 kil.).....	0 60	0 30	0 84
Pâtes (0 kil. 500).....	1 10	1 25	0 47
Légumes secs (0 kil. 500).....	3 »	1 »	1 75
Poisson (hareng ou merlan) (1 kil.).....	3 »	2 50	10 35
Sucre (75 gr.).....	0 15	0 10	0 26
Vin (1 litre).....	2 50	5 »	2 15
Gaz (1 mètre cube 1/2).....	0 60	0 25	0 41
Savon (morc. d'une livre).....	1 75	1 40	3 50
Souliers pour homme.....	50 »	45 »	56 »
Souliers pour femme.....	50 »	40 »	56 »
Ressemelage pour homme.....	13 »	40 »	10 35
Ressemelage pour femme.....	12 »	0 50	8 60
Chaussettes { coton.....	4 »	1 50	3 50
{ laine.....	10 »	5 50	5 60
Faux-cols.....	1 45	1 »	1 95

LES PRIX DE LA VIE EN EUROPE, AU 1^{er} MARS 1919. PARIS ET MILAN SONT MOINS BIEN RAVITAILLÉES QUE L'ANGLETERRE.



Au mariage de la princesse Patricia de Connaught avec le commandant Ramsay. Le cortège nuptial défile après la cérémonie religieuse.

LA GUERRE CONTRE LA GUERRE

La défense du blessé contre l'infection.
La gangrène et le tétanos vaincus.
L'œuvre de Carrel, Vincent, Mencièrè.

Une interview du Professeur Delorme,
Ancien Médecin-Inspecteur Général,
Président de l'Académie de Médecine.



LE P^r DELORME,
MÉDECIN-INSPECTEUR
GÉNÉRAL DU SERVICE

aussi précocement que possible, on ne se contenta plus des voitures hippomobiles, et l'on vit en service un grand nombre de sections sanitaires automobiles.

On ne connut pas, pendant ces quatre années d'hostilité, les épidémies qui, dans les guerres antérieures, se montrèrent si meurtrières. Et pourtant, jamais l'on n'avait vu, rassemblées, sur une étendue de terrain relativement si resserrée, des armées aussi considérables. Le mérite en revient aux moyens que sut mettre en œuvre une hygiène rigoureuse.

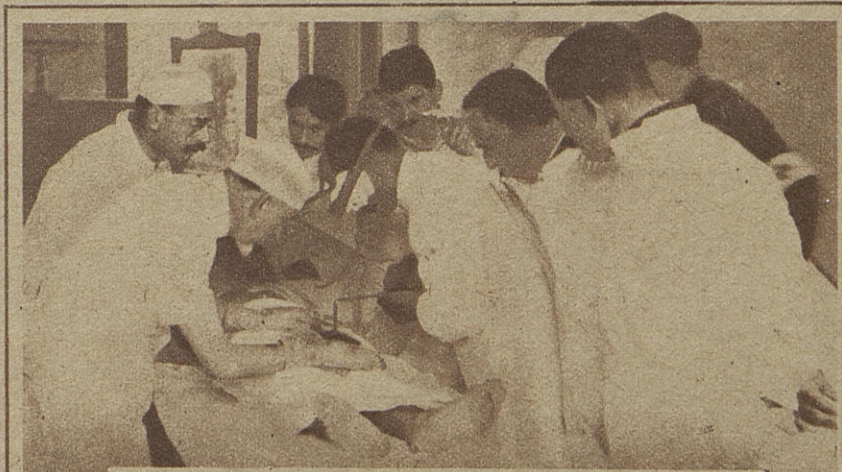
On ne connut pas davantage les complications infectieuses qui faisaient jadis tant de ravages parmi les blessés des ambulances et des hôpitaux. Ni les suppurations intarissables et débilitantes, ni les phlegmons diffus, ni la gangrène, ni le tétanos, ne vinrent parfaire l'œuvre homicide du projectile. Ce sont les raisons de cet heureux état de choses que nous sommes allés demander à M. le professeur Delorme, président de l'Académie de Médecine, et qui, à l'École du Val-de-Grâce, dont il fut le directeur, forgea toute une génération de chirurgiens militaires.

« Tout d'abord, nous déclarer l'éminent maître, il faut reconnaître que la chirurgie de guerre est dominée par les circonstances, et que la stabilisation prolongée des armées lui rendit sa tâche beaucoup moins malaisée. Dès la fin du mois de septembre 1914, en effet, les évacuations que les immenses fluctuations d'une bataille qui durait depuis plusieurs semaines avaient rendues inévitables (encore qu'elles n'auraient dues être faites à d'aussi longues distances que par étapes) cessèrent d'être la règle. Les chirurgiens se transportèrent à l'avant. Et nous exposons, à cette date, devant l'Académie des Sciences, les raisons qui commandaient cette tactique nouvelle.

« Les plaies que les blessés présentaient étaient dues, dans la plus grande partie des cas, à des projectiles d'artillerie. Or, — ce n'était d'ailleurs point là une constatation nouvelle, — l'éclat d'obus devenait, par les souillures qu'il entraînait dans la plaie, une cause très fréquente d'infection. Il fallait donc, à ces blessés, autre chose qu'un pansement sommaire. Le chirurgien devenait nécessaire pour effectuer un nettoyage complet des plaies, exciser à bon escient, rechercher et extraire les projectiles, pour assurer, en définitive, une défense complète et rapide entre les risques de gangrène gazeuse, de tétanos, etc.



« Cette défense, qui n'aurait pu se réaliser pour des blessés transportés au loin, donna les meilleurs résultats. Grâce à la précocité de l'intervention du chirurgien, grâce aussi, ne l'oublions pas, à la généralisation des injections préventives de sérum antitétanique, faites à tous les blessés on vit diminuer,



(Dans le cliché du haut)

Tandis que le blessé se trouve sous l'écran même, un chirurgien peut saisir un éclat d'obus dans la profondeur des tissus blessés grâce à un ingénieux dispositif radioscopique.

(Dans le cliché du milieu)

Comment, au début de la campagne, les blessés étaient transportés de la ligne de feu à l'ambulance. — (En bas.) Une formation chirurgicale automobile tout près du front.

jusqu'à devenir exceptionnels, les cas de tétanos et de gangrène.

« La stabilisation des fronts se prolongeant, les installations sommaires du début firent place à des formations chirurgicales largement dotées en matériel et en personnel.

« C'est ainsi que nous voyons apparaître, dès 1914, les voitures radiologiques qui permirent aux chirurgiens une recherche plus fructueuse et plus rapide des projectiles. De grands progrès furent accomplis en ce domaine : les éclats d'obus sont, aujourd'hui repérés avec une grande rapidité, et l'on réussit même, grâce à un ingénieux dispositif radioscopique, à les aller saisir, pendant que le blessé se trouve sous l'écran.

« Enfin, pour que cette intervention salutaire du chirurgien de l'avant pût s'effectuer

« Ces sections ont rendu, durant cette guerre, des services considérables, en mettant entre les mains du chirurgien les blessés qui venaient d'être frappés peu d'instants auparavant. C'est grâce à cette rapidité, par exemple, que la plupart des blessés au ventre, abandonnés autrefois comme frappés à mort, ont pu être pour la majeure partie sauvés. Les risques d'hémorragie grave et d'infection étaient, en effet, grâce à cette rapidité du transport, fort heureusement diminués.

« Quelle qu'ait été l'affluence des blessés, jamais les ambulances ne manquèrent de matériel de pansement qui leur était nécessaire. Les antiseptiques, les sérums, le coton, la gaze, les instruments ne firent jamais défaut, même aux jours tragiques de la Marne, où nous dûmes pourtant en abandonner à l'ennemi d'énormes provisions dans les régions si subitement envahies. On dépensa sans compter. Et cette abondance des moyens contribua également à faciliter les résultats obtenus.

« Mais tout ceci n'aurait été que peu de chose s'il n'y avait eu l'admirable conscience professionnelle de toute cette armée du service de santé, et les efforts que firent tant de chirurgiens pour perfectionner encore la technique de leur art.

« La chirurgie a fait de grands progrès durant cette guerre. Voici les audacieuses tentatives sur le cœur, sur les poumons. On retire de ces organes des projectiles qui s'y trouvaient inclus. On ouvre des articulations comme le genou, et l'on épargne ainsi pas mal d'amputations. La chirurgie plastique prend une grande place, et la face surtout bénéficie de ses ingéniosités; les greffes osseuses et cartilagineuses deviennent monnaie courante. L'orthopédie trouve un champ immense devant elle, et elle y cueille des lauriers. La mécano-thérapie complète l'œuvre du chirurgien et permet la récupération fonctionnelle de membres qu'une chirurgie sagement conservatrice a su ménager.

« Enfin il faudrait vous parler longuement des méthodes de pansement comme celles de Carrel, de Vincent, de Mencièrè, dont les avantages sont connus de tous. Là encore, nous trouvons que le but poursuivi et heureusement atteint fut la défense du blessé contre l'infection.



« C'est à l'ensemble de tous ces moyens, qui, vous le voyez, sont d'une grande diversité, qu'il faut rendre grâce, si cette guerre, malgré sa débauche de projectiles d'artillerie, — agents habituels d'infection, — n'a pas connu les hécatombes que la gangrène, le tétanos et les suppurations graves avaient toujours réussi à faire, jusqu'à nos jours, parmi les troupes en campagne.

J. CRINON.

HOUILLE NOIRE ET HOUILLE BLANCHE

La régénération de la France industrielle, si ardemment désirée et si nécessaire à notre relèvement économique, est soumise à la création d'usines nouvelles et surtout au rajeunissement, à la modernisation des vieilles usines que beaucoup d'industriels se transmettent religieusement de génération en génération, sans y apporter jamais le moindre perfectionnement. Celles-ci sont considérées un peu comme des bijoux de famille, que l'on ne voudrait transformer dans le goût moderne pour rien au monde. Cela s'appelle la routine.

La routine, c'est le cheval qui traîne une voiture, c'est l'homme qui pousse une brouette, c'est le piéton; c'est le facteur rural qui abat chaque jour ses 32 kilomètres; c'est la locomotive brûlant du charbon; c'est l'usine consommant de la houille noire; ce sont les lois et décrets qui entravent l'essor, quel qu'il soit; la routine, c'est notre mentalité d'avant guerre.

LA RÉSERVE EN HOUILLE

Il peut paraître paradoxal de classer la houille, le pain de l'industrie, comme on disait autrefois, dans cette peu intéressante collection de vieilleries. Naguère, les ingénieurs scrutaient anxieusement le sous-sol du monde entier pour déterminer l'importance de nos réserves de houille et paraissaient redouter l'arrivée du jour de l'épuisement total. C'étaient des routiniers. En admettant que toutes les industries fussent tributaires de la houille, le stock mondial de ce combustible assurerait une force motrice considérable pendant de nombreux siècles. D'ailleurs, voici des chiffres qui représentent en millions de tonnes la richesse des gisements de houille du monde entier :

	Quantités certaines.	Quantités probables.	Totaux.
Amérique.....	416 801	4 688 637	5.105 528
Asie.....	20 502	1 259 084	1.279 586
Europe.....	274 189	510 001	784 190
Océanie.....	4 073	166 337	170 410
Afrique.....	499	57 340	57 839
Totaux.....	716 154	6.681 390	7 397 553

Vous lisez bien: 7 397 553 millions de tonnes. Or la consommation annuelle de charbon dans le monde entier est d'environ 1 100 millions de tonnes. Une simple division nous donne le nombre d'années pendant lequel l'humanité pourra brûler du charbon de terre: six mille sept cent vingt-cinq ans. Ajoutons, pour réserver l'avenir, à quelques siècles près.

La cause est entendue. La houille n'est pas un combustible économique. Les premiers hommes, qui ne la connaissaient pas, avaient cependant trouvé le moyen de construire des usines, très rudimentaires, il est vrai, en imaginant la roue hydraulique que fait tourner un cours d'eau et les moulins à vent. Ne parlons pas de ces derniers, qui paraissent condamnés à une enfance éternelle, mais les cours d'eau, ces chemins qui marchent, comme disait Sully, méritent toute notre attention, et l'époque n'est plus où ils peuvent se contenter de faire tourner mélancoliquement la roue d'un vieux moulin.

Un Français, Aristide Bergès, rompant avec les pratiques anciennes, imagina de mettre en réserve les excédents d'eau que fournit la fonte des neiges des glaciers en été pour utiliser le liquide précieux

pendant l'hiver. Cette initiative hardie ouvrit à l'industrie hydro-électrique un si vaste avenir que l'on peut, dès maintenant, prévoir l'interdiction de la houille à l'entrée de toutes les usines. Aristide Bergès a été le père de la houille blanche.

La houille blanche, c'est la neige, c'est la

pas de chaudières à bourrer en permanence jusqu'à la gueule, pas de résidus à enlever et pas de fumée à respirer. De l'eau, rien que de l'eau qui nous vient du ciel, qui retourne à la mer et que le ciel nous renvoie sans nous demander la plus légère contribution!

Il est bien difficile d'établir une comparaison entre le rendement d'une chute d'eau et celui d'une mine de charbon, parce qu'il n'y a pas, comme on dit, de commune mesure entre les deux concurrents. Mais l'exploitation d'une mine de houille coûte beaucoup plus cher que celle d'une chute d'eau, puisqu'il faut d'abord creuser au moins deux puits de plusieurs mètres de diamètre et de 500 à 1 000 mètres de profondeur, en extraire le produit à coups de pic et le remonter à la surface. De là on doit ensuite le transporter à l'usine, qui, l'utilisant dans une chaudière pour transformer l'eau en vapeur, emploiera cette vapeur pour actionner une machine, qui communiquera sa puissance soit à des outils, soit à des générateurs de courant électrique.

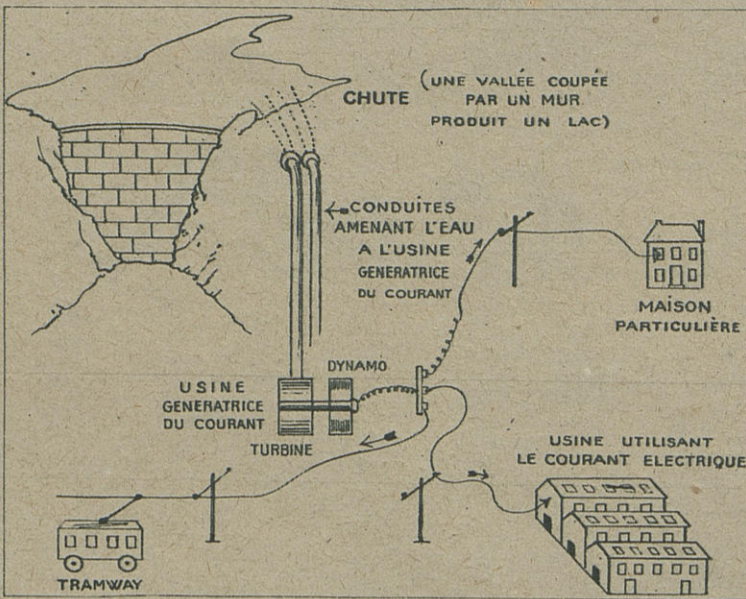
LES TRANSFORMATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ

Or le courant électrique, qui intervient de mille manières dans l'industrie comme force motrice et comme agent chimique, est produit à peu de frais par la houille blanche, puisque l'eau venant du réservoir agit directement sur les turbines qui entraînent les dynamos. Le courant sort tout de suite, prêt à être envoyé partout. On a admis que 1 litre d'eau, tombant de 1 mètre de hauteur, effectue un travail de 1 kilogrammètre. Or 1 cheval-vapeur vaut 75 kilogrammètres. Si une usine dispose d'une chute d'eau de 60 mètres de hauteur capable de débiter 500 litres, elle se trouvera pourvue d'une puissance de 15 000 kilogrammètres ou 200 chevaux. Or, pour obtenir la même puissance avec du charbon, il faudrait brûler 200 kilogrammes par heure dans les chaudières, soit 2 000 kilogrammes pour alimenter l'usine pendant une journée de dix heures de travail. Les usines produisant une force motrice de 200 chevaux n'existent pour ainsi dire pas. Nous en possédons en France de 50 000 chevaux et plus, qui tirent cette formidable puissance uniquement de la houille blanche. Sans l'eau des glaciers, il faudrait, pour produire la même puissance, engloutir chaque heure 50 tonnes de charbon dans les chaudières.

M. de la Brosse, directeur du Contrôle du service hydraulique des Alpes, estime les ressources de la France en puissance hydraulique à 4 600 000 chevaux-vapeur au minimum et à près de 10 millions au maximum. M. Pinot, secrétaire du Comité des Forges hydro-électriques, s'est arrêté au chiffre de 6 millions. L'exploitation totale de cette houille blanche équivaldrait, avec les machines à vapeur actuelles, à la consommation annuelle de 55 millions de tonnes de houille noire, dont l'extraction aurait exigé le concours de cent cinquante mille ouvriers. Or nos mines de charbon ne nous fournissaient, avant la guerre, que 40 millions de tonnes, et nous en achetions 25 millions de tonnes à l'étranger. C'est dire que, pour peu que l'exploitation de la houille blanche soit poussée, nous arriverons prochainement à nous suffire à nous-mêmes comme combustible.

LUCIEN FOURNIER.

(A suivre.)

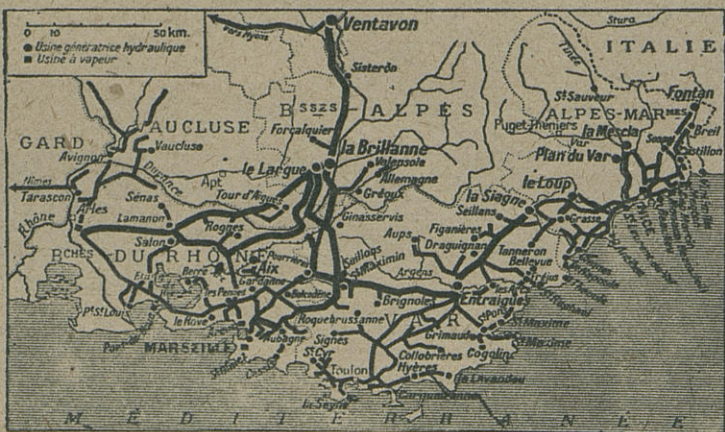


LA NAISSANCE ET L'UTILISATION DE LA HOUILLE BLANCHE. — Il suffit d'élever un barrage à travers une vallée pour y accumuler des millions de mètres cubes d'eau. On établit ensuite une canalisation qui amène l'eau à une usine. On a créé ainsi une source d'énergie que l'on peut utiliser de mille manières comme force motrice, éclairage, etc.

glace, c'est l'eau. L'idée était à peine lancée dans le monde que l'on entrevit l'avenir immense qui lui était réservé, et dans tous les pays on vit les ingénieurs parcourir les vallées, suivre le cours des fleuves, des torrents, des plus petits ruisseaux, pour calculer tout ce qu'ils pourraient rendre en puissance motrice, en chevaux-vapeur. Des usines se sont élevées dans les régions montagneuses jusqu'alors abandonnées en raison des difficultés de transport, et la richesse mondiale s'est accrue dans des proportions inouïes.

LES PRIX DE REVIENT DE LA HOUILLE BLANCHE

C'est que la transformation de la houille blanche, qui ne coûte rien, en électricité, s'opère à des prix très abordables, puisqu'il suffit d'élever un barrage à travers une vallée afin d'y accumuler des millions de mètres cubes d'eau, d'établir une canalisation qui amènera l'eau à une usine pour tirer de ces installations fixes une force motrice considérable que l'on peut utiliser, au loin, de mille manières, comme force motrice, pour l'éclairage, et surtout dans les usines. Pas de charbon à extraire, à transporter, à véhiculer,



CARTE DU RÉSEAU DE DISTRIBUTION DE COURANT DESSERVI PAR LA SOCIÉTÉ D'ÉNERGIE ÉLECTRIQUE DU LITTORAL MÉDITERRANÉEN.

LES PETITS FAITS DE LA QUINZAINE



A Trieste : Des cortèges de femmes maltraitées par les Autrichiens manifestent leur joie de la visite du général Diaz.



LA VIE CHÈRE. — Il faut se mettre à trois pour pouvoir se payer un complet, dont chacun portera, à tour de rôle, une des pièces.



A Fiume : La population italienne qui forme la majorité organise des manifestations en l'honneur de la « grande Italie ».



M^{me} Laurence W. Bennet présidente du secours de guerre du Comité de Paris et quelques-uns des petits déshérités qu'elle soigne.



Les courses ont repris en Angleterre : un peloton franchit la haie.



La culture physique à Joinville où sont entraînés les instituteurs qui ne sont pas encore démobilisés : le jeu « des mains qui brûlent ».



A Ems, la ville du faux tragique, occupée aujourd'hui par nos troupes, le général Fayolle décore de la fourragère le drapeau du 1^{er} zouaves.



LES HOMMES DONT ON PARLE : (1) M. Prével, maire de Metz; (2) le colonel Reinhardt, ministre en Prusse; (3) le Pr Chantemesse, qui vient de mourir; (4) M. Hugh Wallace, ambassadeur d'Amérique; (5) le général anglais Abledhite, commis de banque à la mobilisation et qui le redevient; (6) Domergue, l'auteur de la Russie Rouge.



L'intendant général Adrian, l'inventeur du fameux casque et des baraques qui portent son nom, visite les installations de ravitaillement.



La « dernière » au camp des prisonniers de Cassel : on joue « Erasme Racalard » professeur de sincérité.



La danse de la Victoire : une exquise plaquette du sculpteur Davidson.



A l'inauguration des baraques Vilgrain-Clemenceau : l'éternelle queue de la population parisienne.

J'ai vu.



ATTITUDES FAMILIÈRES ET PORTRAIT DU GÉNÉRAL DE CURIÈRES DE CASTELNAU.

LE GÉNÉRAL DE CURIÈRES DE CASTELNAU

L'ORGANISATION de nos armées sur le pied de guerre se désagrège petit à petit en même temps que se fait la démobilisation. Les groupes d'armées ont disparu et, le premier, celui des armées de l'Est, que commandait le général Curières de Castelnaud, a été définitivement dissous le 8 février, après que son chef eut quitté Colmar, en remerciant la population dans une ardente allocution qu'il termina par ces mots : « Vive l'Alsace toujours et quand même, de près comme de loin ! »

Bien qu'un nouveau commandement très important, affirmait-on, lui soit réservé, puisqu'il doit être maintenu en activité de service sans limite d'âge, le général de Castelnaud aura résigné ses hautes fonctions sans avoir reçu ce bâton de maréchal que l'opinion publique lui avait octroyé depuis longtemps et dont les journaux annoncèrent même, un jour, la prochaine remise. De même l'armistice du 11 novembre 1918 était venu arracher à ce chef déjà si glorieux les bénéfices moraux d'une bataille qui eût été la victoire la plus retentissante et la plus colossale de l'histoire. Castelnaud commandait en effet la formidable masse de 700.000 hommes qui devait attaquer le 12 novembre à midi et dont l'irrésistible vague, en emportant les forts de Metz, devait envelopper plus de 500 000 prisonniers.

Certes un tel fait d'armes eût ajouté à la popularité du général de Castelnaud. Mais la gloire de ce grand chef, que ses soldats appelaient « Notre petit Napoléon », peut cependant se passer d'un pareil lustre, si brillant qu'il eût été. Et pour la France reconnaissante,

Castelnaud restera toujours l'immortel vainqueur du Grand-Couronné, le général qui, en tenant héroïquement la charnière de Nancy contre des troupes bien plus nombreuses, sauva la capitale lorraine et permit à Joffre de gagner la bataille de la Marne.

LES JEUNES ANNÉES D'ÉDOUARD DE CASTELNAU

Quelle carrière fut celle du général de Castelnaud, descendant d'une noble famille dont les membres, en se battant vaillamment, justifièrent si bien leur devise : *Currens post gloriam semper* — (Courant toujours après la gloire) ? Des Curières, Gérard et Hugues,

furent aux côtés de Saint-Louis en Égypte. Jean-Baptiste-Gédéon de Curières, baron de Castelnaud, fut grièvement blessé à Forbach et fut maréchal de camp en 1788, après avoir reçu du Roi une épée d'honneur qui figure parmi les reliques de la famille de Castelnaud. Le maréchal de camp avait trois frères : l'abbé Michel-Hermenégilde de Castelnaud, le chevalier de Saint-Côme, qui s'illustra sur mer, et l'aîné, Jean-Baptiste-Gédéon-Alexandre, qui fut l'ancien grand-père du général.

Les Curières de Castelnaud sont originaires du Rouergue. Le berceau de la famille était le château de Saint-Côme, près d'Espalion, mais le marquis Michel de Curières de Castelnaud était venu s'installer à Saint-Affrique, où il s'était fait inscrire comme avocat au barreau et où il avait épousé M^{lle} Léonie-Barthe, la fille d'un avoué de la ville, originaire de Murasson. Du mariage du marquis-



AUX PREMIERS JOURS DE LA GRANDE GUERRE : LE GÉNÉRAL DE CASTELNAU (de dos) ET LE MARÉCHAL JOFFRE.

avocat et de la fille de l'avoué, cinq enfants devaient naître : trois fils et deux filles. Les deux aînés, Léonce et Clément, furent, le premier avocat et député de l'Aveyron, le second ingénieur en chef des Mines. Quant au troisième, Noël-Marie-Joseph-Édouard, né le 24 décembre 1851, à neuf heures du soir, il fut soldat et devint le général de Castelnau, chef d'état-major général des armées françaises.

Durant ses jeunes années, Édouard de Castelnau, comme ses frères, d'ailleurs, reçut les conseils des frères de sa mère, les abbés Barthe, qui dirigèrent son éducation. D'abord il fut à l'asile des

Petites-Sœurs Bleues de Cluny, avant de faire la

plus grande partie de ses études au Collège Saint-Gabriel, que son grand-oncle, l'abbé Barthe, avait fondé à Saint-Astrique et qui était alors un établissement réputé, sous la direction des Jésuites. Au Collège Saint-Gabriel, sans être un mauvais élève, le jeune Édouard de Castelnau ne comptait pas parmi les premiers de sa classe. Par contre, il excellait à l'escrime, à la gymnastique, et organisait même les carrousels, lors des solennités scolaires. A peine décrocha-t-il, de 1858 à 1867, quelques accessits.

CASTELNAU EN 1870

En 1867, Édouard de Castelnau venait à Paris, à l'École de la rue des Postes, achever sa préparation à Saint-Cyr, où il devait entrer à l'âge de dix-huit ans en octobre 1869, quelques mois avant la déclaration de guerre à l'Allemagne. Il ne devait rester que quelques mois à l'École spéciale militaire, où il ne fut jamais que « bizuth ». En effet, après le 6 août 1870, le colonel Hanrion, commandant en second l'École, avait réuni les 258 élèves de la promotion restée seule à Saint-Cyr — les deux autres étant parties dès le 15 juillet — et leur avait annoncé qu'ils étaient promus sous-lieutenants. Ce fut la promotion du « Rhin », et les nouveaux officiers accueillirent leur nomination en entonnant l'hymne saint-cyrien de la *Galette* :

*O galette sacrée !
La mère vénérée
De l'épaulette d'or ! etc.*

Affecté au 31^e d'infanterie, le sous-lieutenant Édouard de Castelnau ne put rejoindre son corps, par suite du désastre de Sedan. Le 2 octobre 1870, le Gouvernement de la Défense nationale l'envoyait au 36^e de marche avec le grade de lieutenant. Le 27 octobre, c'est-à-dire six semaines après avoir quitté Saint-Cyr, il recevait son troisième galon de capitaine, il avait à peine dix-neuf ans. Avec le 36^e, il se battit à Torsay, à Saint-Maximin, à Chambord, à Montivaut, au Mans, à Vendôme, à Mazange, au Gué du Loir et fut à la prise et à la reprise d'Orléans.

Après la signature de la paix, le capitaine de Castelnau resta au 36^e avec son régiment, il alla à Châtellerault, puis à Poitiers, avant de venir se battre dans les rangs de l'armée de Versailles contre les Communards.



LES ONZE ENFANTS DU

GÉNÉRAL DE CASTELNAU

Cette photographie date de Janvier 1901. A cette époque, le général commandait à Nancy le 37^e régiment d'infanterie. (En haut et de gauche à droite) : Gérard (mort au champ d'honneur), Germain, Louis, Michel (fait prisonnier). (En bas, de gauche à droite) : Hugues (tué à l'ennemi), Marguerite, Marie, Antoinette, Léonce, sur les genoux de sa sœur Amélie, Jean et Xavier de Castelnau (mort au champ d'honneur). (Au centre) : les armes des de Castelnau et leur devise "Currens post gloriam semper" (Courant toujours après la gloire). On sait assez que tous peuvent fièrement la porter.



LE VILLAGE ET LA MAISON

NATAIS DU GÉNÉRAL.

où il remplace bientôt comme chef le colonel Delanne. Colonel du 37^e d'infanterie à Nancy, en 1900, puis au 148^e, il fut nommé adjoint au commandant supérieur de la défense de Belfort. Général en 1906, il commanda la 24^e brigade à Sedan, puis la 7^e à Soissons. Divisionnaire en 1909, il fut placé à la tête de la 93^e division à Chaumont, qu'il quitta pour venir à Paris à l'État-Major général de l'armée. Le généralissime Joffre le choisit comme sous-chef d'État-Major général, et, en cette qualité, il remplissait, en 1913, les fonctions de rapporteur auprès du Conseil supérieur de la guerre.

♦ ♦ ♦

Au début des hostilités, le général de Castelnau commanda la 2^e armée en Lorraine, où il tint sur le Grand Couronné de Nancy contre les attaques des armées allemandes; puis, après la victoire de la Marne, que sa résistance invincible avait permise, il commanda l'armée de la Somme. Nommé commandant du groupe des armées du Centre, il dirigea à ce titre les opérations de Champagne en septembre et en octobre 1915. Dès le 11 décembre 1915, il recevait, avec le titre de chef d'État-Major général, la direction supérieure des armées françaises sur tous les fronts, et ce fut lui qui, en février 1916, appela le général Pétain pour lui confier la défense de Verdun.

A l'occasion du troisième anniversaire de la bataille de la Marne, le général de Castelnau reçut la médaille militaire, la plus haute récompense qui puisse être accordée à un général :

« Officier général d'une haute vertu militaire, disait la citation. A brisé sur le Grand-Couronné de Nancy, en septembre 1914, les attaques des armées allemandes. En 1915 et 1916, comme commandant d'armées, chef d'état-major général et commandant d'un groupe d'armées en Artois, en Champagne et dans l'Est, a rendu les services les plus éminents. (Croix de guerre).

(A suivre)

HENRY COSSIRA.



LE GÉNÉRAL DE CASTELNAU ET LE CLAIRON ROLLAND, LE HÉROS DE SIDI BRAHIM. (A droite) : L'ABBÉ GINISTY, DEVENU DEPUIS, COMME ON LE SAIT, ÉVÊQUE DE VERDUN.

L'ACTUALITÉ VUE PAR LES HUMORISTES



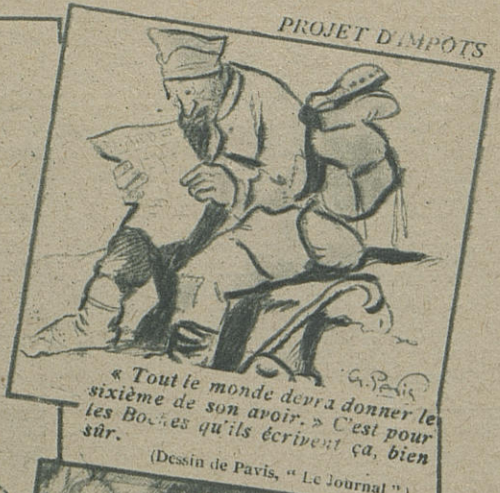
LA VIE CHÈRE
 Peut-on vous demander, madame
 l'Édu Négoce,
 Lorsque l'on effectue un ruineux
 paiement,
 De daigner l'accepter sans pren-
 dre l'air féroce
 Et de faire fortune à peu près
 poliment?
 (L. Mévil, "Excelsior")



LE RETOUR DES ÉLÉGANCES
 — Vraiment, tu trouves que ma
 robe fait trop "habillé..."?
 (Henry Fournier, "Excelsior")



Honneur au Tigre victorieux, s'il embrasse bien, il étreint mieux!
 (Leandre dans le numéro spécial de "La Baïonnette" du 13 mars,
 spécialement consacré à Clemenceau.)

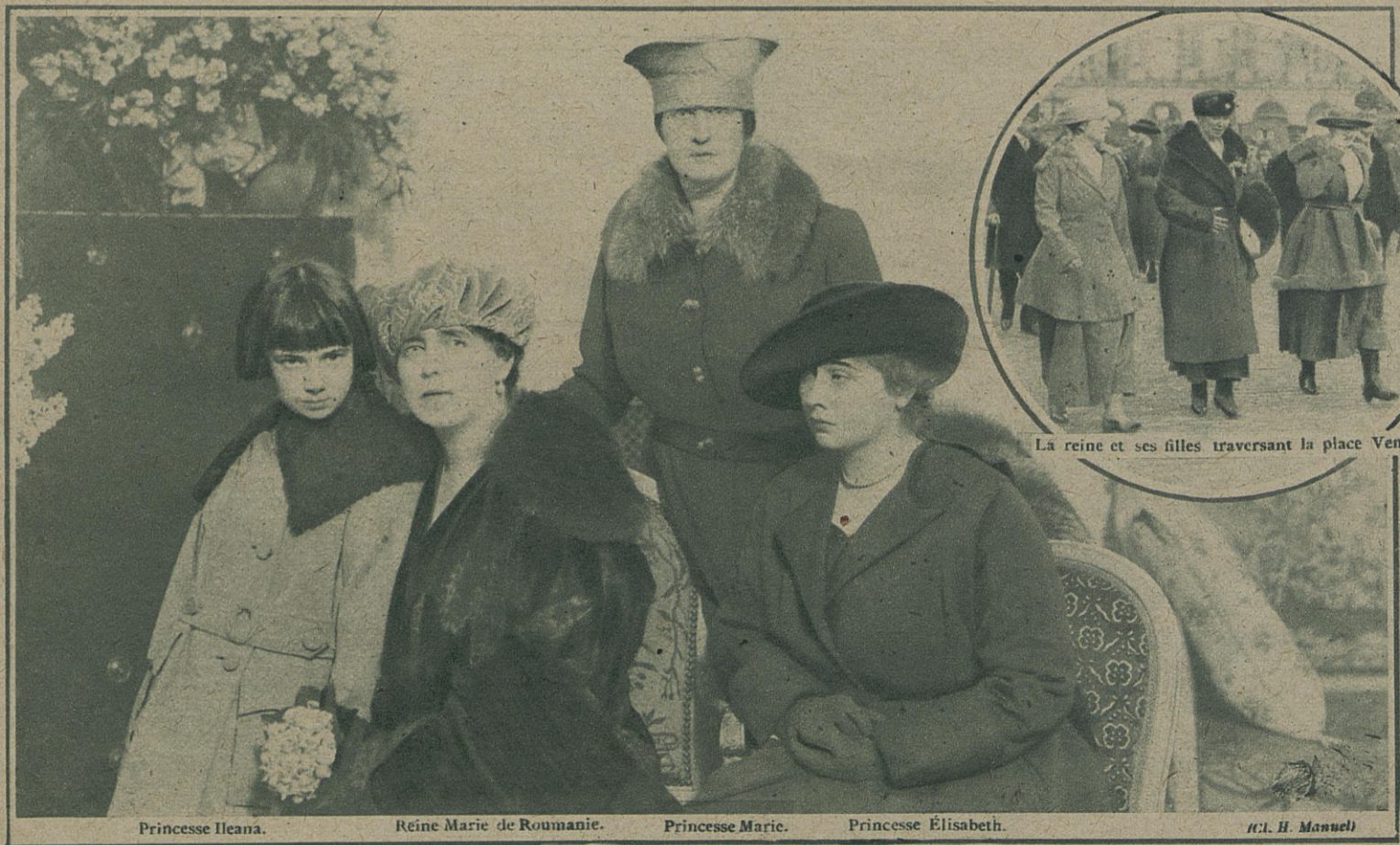


PROJET D'IMPÔTS
 « Tout le monde devra donner le
 sixième de son avoir. » C'est pour
 les Boches qu'ils écrivent ça, bien
 sûr.
 (Dessin de Pavis, "Le Journal")



COMBAT DE TIGRES
 (Roubille, "La Baïonnette")

LA REINE MARIE DE ROUMANIE A PARIS

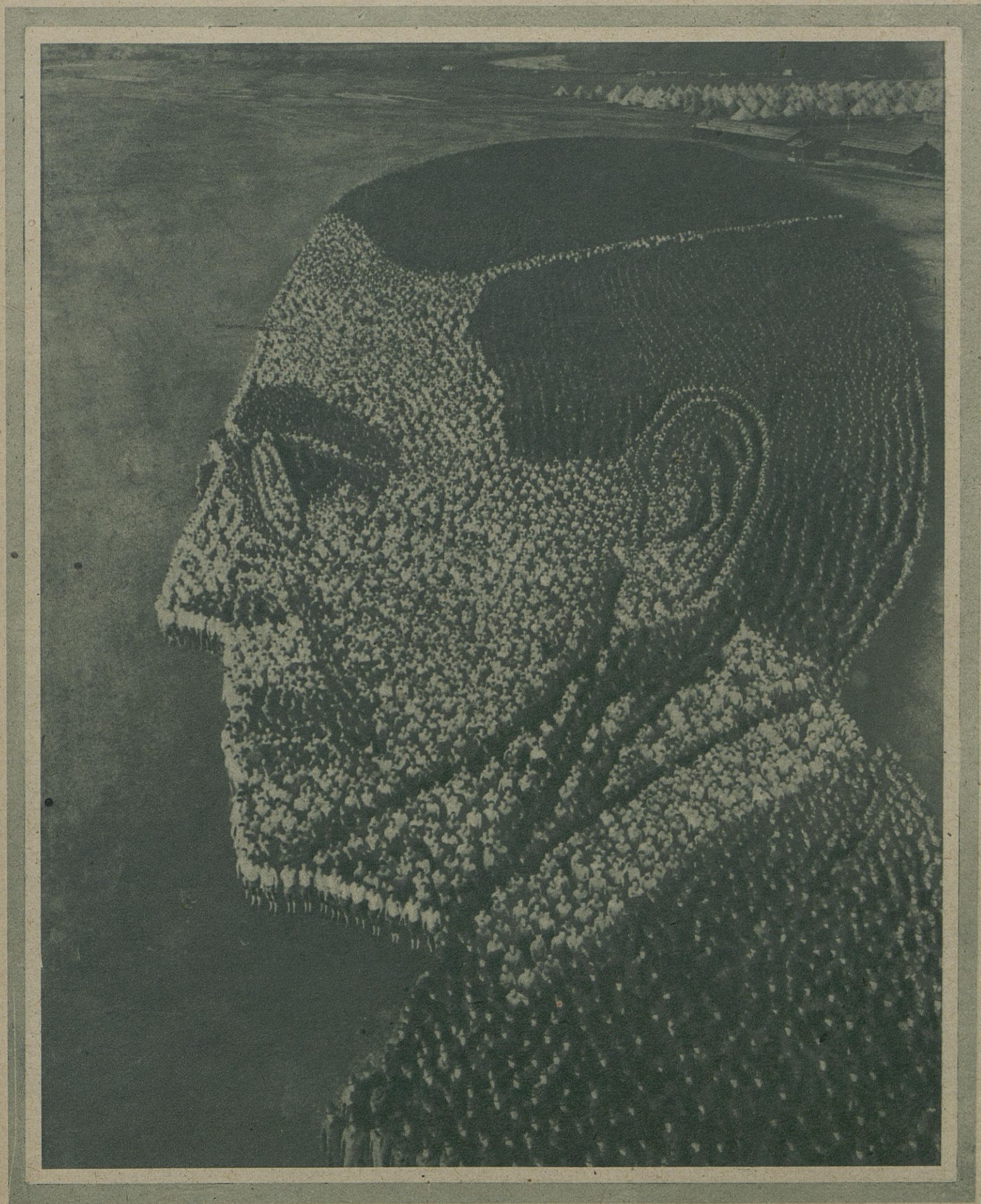


Princesse Ileana. Reine Marie de Roumanie. Princesse Marie. Princesse Elisabeth. (Cl. H. Mannel)

La France a fait à la plus belle des souveraines l'accueil qu'elle réserve à ceux qui depuis longtemps ont conquis son cœur. La Reine, qu'accompagnaient ses trois filles, les Princesses Ileana, Elisabeth et Marie, est venue plaider chez nous la cause de son malheureux pays. Sa fidélité à l'Entente, malgré la défection russe, a plongé en effet la Roumanie dans une misère

effroyable, et l'on meurt de faim dans les rues de Bucarest. « Il faut que la France nous aide! » dit la reine Marie. Elle peut être sûre qu'après son geste émouvant sur les tombes de nos héros de Noyon, la France, toute ruinée qu'elle soit, trouvera encore des ressources pour soulager l'infortune des sujets de la plus vaillante et de la plus noble reine du monde.

EN L'HONNEUR DU PRÉSIDENT WILSON... SON PORTRAIT



Nos amis les Américains ont un goût très développé pour les représentations symboliques; leur esprit à la fois positif et idéaliste se complait à réaliser en vivantes allégories les idées abstraites. Voici comment ils ont vivifié, au moyen de 21.000 soldats, les traits du Président Wilson, qui, après une courte absence, rentre en Europe défendre son idéal de la Société des Nations devant la Conférence de la Paix.

C'est sur le terrain de manœuvre du camp de

Sherman que fut sculpté, en matière humaine, le 3 janvier dernier, ce gigantesque portrait. On fixa à terre, suivant les contours d'un dessin du visage des milliers de yards de rubans blancs, et 21.000 officiers et soldats prirent les places qui leur avaient été assignées. Certains traits, la branche du pince-nez, la raie des cheveux, les oreilles, etc., furent accentués par des files de soldats vêtus de blanc, les uns en chapeau, les autres nu-tête. Tout cela était conçu pour être vu d'une tour sur laquelle

furent placés des appareils photographiques et bien entendu cinématographiques. Pour satisfaire aux exigences de la perspective et obtenir les proportions normales entre les diverses parties de ce gigantesque visage qui couvrait 3 hectares, on fut obligé d'augmenter progressivement de la base au sommet les longueurs et les superficies, donc le nombre d'hommes. Aussi le nombre d'hommes qui forment, à partir de la raie, le sommet de la tête, est-il de 14.000 sur un effectif total de 21.000.

Les livres qu'il faut lire :

LE MAÎTRE DU NAVIRE, par LOUIS CHADOURNE. — Un volume in-16. — (L'Édition Française illustrée, éditeur.)



Il faut louer les jeunes romanciers qui ferment leurs bibliothèques, ouvrent leurs fenêtres et entendent ce chant des matelots qui faisait battre plus fort le cœur du poète.

Nous ne devons pas oublier toute notre littérature psychologique, dédaigner la merveilleuse broderie commencée par Montaigne, enrichie par tant d'écrivains. Mais saura-t-on jamais assez encourager les auteurs d'aujourd'hui, qui, sans dédaigner la tâche introspective, cherchent à recréer l'homme en des milieux divers, sous d'autres climats, sollicitent l'imagination, exaltent des qualités créatrices, des dons d'énergie que la lecture des variations sur l'adultère, les dissections minutieuses de cœurs malades, laissent lamentablement assoupi.

Je ne veux pas vanter ici le roman d'aventures. Pierre Mac-Orlan a trop heureusement plaidé à cette même place une cause que son beau livre : *le Chant de l'équipage*, défend encore mieux que toutes les théories. Je veux saluer les débuts de M. Louis Chadourne, qui nous donne *le Maître du navire*, un roman ardent, passionné, dont les premières pages ont une telle puissance de mystère qu'on s'embarque avec ce frisson d'inquiétude qui secoue les passagers du *Cormoran* pour la traversée à quoi il nous convie. *Le Maître du navire*, c'est le compliqué Van den Brooks, un corsaire moderne, un dilettante, un esthète, et la tyrannie exercée par un tel produit de la civilisation laisse deviner les tranes des voyageurs qui ont accepté son hospitalité. Je n'analyserai pas la fable qu'a trouvée et si ingénieusement conduite M. Louis Chadourne. Je laisse à ceux qui la suivront la satisfaction de nouer et de dénouer eux-mêmes les fils. Car, de tous les plaisirs qu'offre le roman d'aventures, l'illusion que le lecteur contribue à guider l'action, la prévision satisfait (ou retournée par une hypothèse hardie), ne sont ni les moins délicates, ni les moins utiles.

Il faut signaler le souci constant d'étude originale et de tenue littéraire qui pare *le Maître du navire*, un désir exaucé de varier le récit. M. Louis Chadourne s'est tenu au niveau où les partisans, chaque jour plus nombreux, du roman d'aventures, souhaitent voir un genre dont la renaissance est une des plus remarquables caractéristiques de l'effort contemporain.

SOUS LES MERS, par GÉRARD BAUER. — Un volume in-16. — (L'Édition Française illustrée, éditeur.)

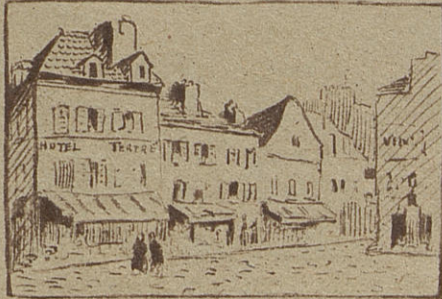
Il y a eu pendant la guerre une mystique du sous-marin. La curiosité qui mènera au livre de M. Gérard Bauer ne sera pas déçue : « C'est un magnifique roman », écrit M. Paul Bourget, le préfacier, en commentant dans sa lettre liminaire les raisons littéraires, sociales, que nous avons de nous attacher à un tel récit.

Sous les Mers ne nous montre pas un *Nautilus*, et son capitaine est bien loin du *Nemo* philanthrope. Il nous conte les cruautés de l'*U-24*, bête de proie, et de son conducteur le capitaine von Hartig. Il fixe sur une base romanesque une analyse de cette âme de guerre que se composa l'Allemagne et dont la formation monstrueuse n'a pas toujours été aussi consciencieusement étudiée. M. Gérard Bauer mérite le succès qu'il obtiendra par ses dons d'inventeur et le sérieux de son information.

LILY, MODÈLE, par ANDRÉ WARNOD. — Un volume in-16. — (L'Édition Française illustrée, éditeur.)

M. André Warnod est le familier des milieux qu'il nous décrit. C'est par son livre *le Vieux Montmartre*, et son recueil d'impressions sur les *Bals, Cafés et Cabarets*, que la Butte d'avant-guerre demeurera, que resteront vivants tant d'aspects d'un Paris joyeux ou mélancolique.

Nul n'était mieux qualifié que M. André Warnod pour nous conter la simple histoire d'une petite fille de Paris qui se déshabille chez les peintres. Un modèle ! La profession a fait écrire beaucoup de sottises. Les romanciers qui débitent du convenu, fabriqué avec de vieux poncifs, tentaient d'accréditer des fables que la réalité dépasse de toutes ses banalités — de toutes ses beautés aussi. Lily, la naïve, la spontanée, est heureusement plus vraie que les créatures des pornographes. Son père l'accompagne tout le long du livre d'une gentille tendresse, — d'un crayon alerte aussi qui fixe de gracieux détails et semble revenir avec délices aux paysages montmartrois, après avoir tracé les croquis dus à André Warnod, combattant et prisonnier de guerre.



GRAVURE EXTRAITE DE *Lily*, modèle.

L'AMANT DE L'INGÉNUE, par ROBERT FLORIGNI et GUY D'ABZAC. — Un volume in-16. — (L'Édition Française illustrée, éditeur.)

Une tournée théâtrale ! Sans penser aux fatigues, aux écœurements de toutes sortes, beaucoup de jeunes gens rêvent de cet imprévu, de ce « pittoresque » qui ont séduit Scarron et le Gautier du *Capitaine Fracasse*, et qui, même réglés par des indicateurs stricts, limités en des itinéraires sans fantaisie, nous ont valu quelques-unes des plus jolies pages de M^{me} Colette.

Aujourd'hui, c'est MM. Robert Florigni et Guy d'Abzac qui guident à travers les provinces une troupe de comédiens. Recruter au *Louis-XIV*, au *Globe* et dans tous les cafés où l'on apprécie des dictions si nettes pour demander les apéritifs, les pauvres cabots vont de ville en ville, et c'est dire assez pour que l'on prévoie les mille heurts, conflits, surprises qui les attendent. La petite ingénue meurt au dernier chapitre de cette histoire gaie, mélancolique, où persiste un parfum lointain de Mürger.

MARION DESROSES, COURTISANE, par ROBERT DIEUDONNÉ. — Un volume in-12. — (L'Édition, éditeur.)

C'est une nouvelle *Sapho*, la *Sapho* moins lasse, moins fidèle d'un Jean Gaussin plus averti. C'est un roman sur le mode autobiographique, où l'homme analyse soigneusement ses ennuis, expose ses rancœurs, sans s'attarder aux agréments que la liaison lui procure.

Il n'y a pas de petite fleur bleue dans ce livre cinglant, ironique, mais une leçon de vie, de vie parisienne. On y montre sans indulgence la frivolité stupide de certaines femmes de théâtre perverties par l'argent facile et le milieu complaisant. Jenny, personnage de second plan, est aussi bien venue que l'héroïne du livre, et la manière dont M. Robert Dieudonné établit, trouble, renoue l'amitié de ces deux péronnelles, est à soi seule d'un grand intérêt. *Marion Desroses*, histoire d'une double mésunion, fertile en détails typiques, en appréciations dures, sera non seulement profitable à nos fils, mais pourra édifier nos oncles à tous les âges.

Il est ici rendu compte de tous les livres envoyés en double exempl. à la Rédaction de J'ai vu..., 30, rue de Provence, Paris.

PETITES NOTES PENDANT LA GRANDE GUERRE par JACQUES NORMAND. — Un volume in-18. — (Calman-Lévy, éditeurs.)



Nous avons déjà, s'ajoutant aux nombreux récits de l'avant, quelques relations de l'arrière, et notamment ce journal de M. Jacques-F. Blanche, qui ne laissa point de susciter des polémiques. Les notes de M. Jacques Normand auront une fortune plus discrète. Elles

seront elles aussi à consulter, tantôt comme parfaitement typiques des instants où elles furent rédigées, tantôt parce que exprimant une émotion dont la sincérité a frappé et retenu.

LES MUTILÉS, par MAURICE DUPLAY. — Un volume in-18. — (Albin Michel, éditeur.)

M. Maurice Duplay a choisi un très beau sujet. Est-ce à dire qu'il l'a trouvé le premier ? Je sais deux romanciers qui en ont eu l'idée à peu près en même temps, — et il est fort surprenant de le lire traité par un troisième, en dépit du proverbe.

L'amant et le mari d'une femme, deux hommes que divisaient jalousie et opinions avant août 1914, font campagne dans le même bataillon de chasseurs. Ils deviennent amis, unis par cette fraternité d'armes plus puissante que les autres liens du sang. Et, malgré son amour, le premier renonce à la femme de son camarade. C'est la mutilation — morale. On dira qu'elle peut être plus terrible que l'autre. Mais la vie offre tant de possibilités de guérison au mutilé moral qu'un tel titre risque d'apparaître usurpé à ceux qui doivent laisser tout espoir... Cette réserve faite, il convient de louer M. Maurice Duplay, qui a écrit un livre sobre, de belle tenue, et trouvé des accents pathétiques.

PAUL CÉZANNE, par AMBROISE VOLLARD. — Un volume. — (Georges Crès et Cie, éditeurs.)

M. Ambroise Vollard a dispersé dans les revues des pages sur les peintres et les amateurs qui ont comblé d'aise tous ceux qui s'intéressent à ce milieu. Son livre sur Cézanne, qui fut d'abord luxueusement édité, paraît aujourd'hui sous un format plus petit et à un prix réduit. Réjouissons-nous-en. Le maître d'Aix est là vivant, agissant. Ses luttes sont fidèlement retracées. Une observation narquoise et tendre, un humour délicieux et bien personnel (le chapitre « Cézanne et Zola » atteint presque au chef-d'œuvre), nous font souhaiter pour bientôt le *Renoir* dont nous connaissons déjà maints passages.

LES MARÉCHAUX DE FRANCE A L'ACADÉMIE, par le baron d'ORGEVAL. — Un volume. — (E. de Boccard, éditeur.)

Une étude d'un incontestable intérêt d'actualité, d'une écriture un peu terne et où, par un souci d'exactitude poussé à l'excès, l'auteur n'a fait que des emprunts prudents à une histoire anecdotique touffue.

ALLEMANDS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI, par ARTHUR CHUQUET. — Un volume. — (E. de Boccard, éditeur.)

L'historien consciencieux, l'auteur de tant d'ouvrages solides, a la modestie d'appeler « esquisses » ces pages de toute première valeur sur des hommes qu'il connaît parfaitement et dont il pouvait mieux que tout autre éclairer le caractère, définir l'influence, qualifier le mauvais génie.

JEAN PELLERIN.

LIVRES REÇUS :

LA RUSSIE BOLCHEVISTE, par Étienne Antoinelli (Bernard Grasset, éditeur.) — POURQUOI IL FAUT HAÏR L'ALLEMAGNE, par Henri d'Alméras (Albin Michel, éditeur.) — L'ÉTONNANTE VIE DU COLONEL JACK, par Daniel de Foë, traduction de Maurice DEROBRA (L'Édition Française illustrée.) — LES YEUX DU MORT, par le Dr Lucien Graux (L'Édition Française illustrée.)

HERNIE



NOUVEAU BANDAGE PLUS de SOUS-CUISSE de RESSORT DORSAL

Contention parfaite — Fixité absolue

Envoi du Catalogue Franco - ESSAI GRATUIT - MEYRIGNAC Bte 229, rue St-Honoré PARIS

Éviter l'Équivoque sur les qualités spécial non silicaté 32 fr. le postal de 10 kg. SAVONS HUILES

de table extr.-douce 70 fr. — d'olive pure supér. 81 fr. 50 — CONTRE MANDAT-POSTE A PIGNATEL & C^{ie}, Salon (B.-du-R.). Représentants demandés.

PELADE

PHARMACIE BENOIT, pharmacien 37 rue Matabiau, Toulouse

J'ai vu.

HUILERIE - SAVONNERIE - STÉARINERIE

DE LA
C^o G^o de l'Afrique Française
Société au Capital de 5.000.000
4, Rue Esprit-des-Lois - BORDEAUX

DEMANDEZ PARTOUT

de
Fabrication Française
le

MARQUE DÉPOSÉE



MARQUE DÉPOSÉE

Recommandé pour son économie et pour tous besoins.

Les **BOUGIES**
LA VIERGE
AUGUSTINS
GIRONDINS

Les **LESSIVES**
DU CORAN BLEU
Mousseuse et Savonneuse
L'ANÉMONE
Mousseuse.

PRODUITS FRANÇAIS

exclusivement fabriqués avec des matières françaises.

POUR RÉUSSIR EN TOUT par l'hypnotisme
Notice 0 fr. 20
W. FILLIATRE, Éditeur, Cosne (Allier).

Marche de Paraitre
Quand Mabelon...



CARTE POSTALE EN COULEURS
de ce Grand Succès

Le cent 12.50. Le mille 440 fr. En vente partout 0.25 la carte. — Commandes avec mandat-poste ou billets, Librairie de l'Estampe 21, rue Joubert PARIS Franco catalogue gros des Cartes d'actualités patriotiques

Hygiène **CRÈME SIMON** Beauté
POUDRE SAVON

VIENT DE PARAÎTRE

Les Fausses nouvelles de la Grande Guerre

(Tome III)

DOCTEUR **LUCIEN-GRAUX**

Ce livre dévoile bien des dessous ignorés, des points inconnus, et explique des faits restés jusqu'ici incompréhensibles.

3 vol. grand in-16, chacun 6 fr., les 3 18 fr.

Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris
Toutes librairies et bibliothèques de gare



JEUNES GENS CLASSES 20-21

réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouv. méthode de culture phys. de chambre sans appareils, 10 minutes par jour, pour créer une nation forte et saine et défendre la Patrie.

Brochure gratis contre timbre

Prof. Wehrheim, Le Trays (Var).

EPILEPSIE MALADIES NERVEUSES
Guérison radicale Notice gratis.
NERVODONAL, 57, Av. Suffren, Paris

Cure de Printemps

Voici le Printemps, et déjà les bourgeons commencent à s'ouvrir. C'est le moment de penser à la Santé, car, de même que la sève dans la plante, le Sang subit une suractivité de circulation, qui peut amener les plus graves désordres.

Une expérience de plus de trente années nous permet d'affirmer que la **JOUVENCE** de l'Abbé SOURY, composée de plantes inoffensives, jouissant de propriétés bien définies, est le meilleur régulateur du sang, qui soit connu.

La **JOUVENCE** de l'Abbé SOURY détruit les germes de la maladie, tamise le sang qu'elle fait circuler librement et, en fin de compte, répare tout l'organisme.

UNE CURE avec la JOUVENCE de l'Abbé SOURY



Exiger ce portrait

C'est la GUÉRISON CERTAINE, sans poisons ni opérations, de toutes les Maladies intérieures de la femme,

C'EST UNE ASSURANCE

contre les accidents du Retour d'Âge, Métrite, Fibrome, Hémorragies, Pertes blanches, Troubles de la Circulation du Sang, Hémorroïdes, Phlébites, Varices, Étourdissements, Chaleurs, Vapeurs, Vertiges, etc.

Prendre la **JOUVENCE** de l'Abbé SOURY, c'est s'assurer des Règles régulières, non douloureuses; c'est éviter les Migraines, Névralgies, Constipation, etc.

La **JOUVENCE** de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon, 5 francs; franco gare, 5 fr. 60. Les quatre flacons, 20 francs franco gare contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt).

Bien exiger la Véritable
JOUVENCE de l'Abbé SOURY
avec la signature M. DUMONTIER

(Notice contenant renseignements gratuits)

Viennent de Paraître :

DANIEL DE FOË (Traduction de MAURICE DEKOBRA)

L'ÉTONNANTE VIE DU COLONEL JACK

Ouvrage orné de deux bois originaux de DARAGNÈS

Un vol. in-16... Net 4.50

LOUIS CHADOURNE

LE MAÎTRE DU NAVIRE

Ouvrage orné de deux bois originaux de DARAGNÈS

Un vol. in-16... Net 4.50

GÉRARD BAUER

SOUS LES MERS

Préface de Paul BOURGET

Un vol. in-16... Net 4.50

ANDRÉ WARNOD

LILY, modèle

Roman de Montmartre — Illustrations de l'auteur

Un vol. in-16... Net 4.50

ROBERT FLORIGNI et GUY D'ABZAC

L'AMANT DE L'INGÉNUE

Couverture dessinée par LEROY

Un vol. in-16... Net 4.50

D^r LUCIEN-GRAUX

LES YEUX DU MORT

Couverture dessinée par R. DILIGENT

Un vol. in-16... Net 4.50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS



Globéol

donne de la force

Convalescence
Neurasthénie
Tuberculose
Anémie

La cure de GLOBEOL augmente la force nerveuse et rend aux nerfs rajeunis toute leur énergie, leur souplesse et leur vigueur.



Augmente la qualité et la quantité des globules rouges.

Reminéralise les tissus.

Étab. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et toutes pharm.
Le flac. 1^{er} 7.20; les 3 flacons 1^{er} 20fr.

L'OPINION MÉDICALE

« Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré dans les anémies, même par les malades les plus récalcitrants. Il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations. »

Dr Comm. Giuseppe BOTTALICO, à Bari.

« Je dois vous déclarer que votre Globéol est un excellent reconstituant et sans aucun doute il est plus efficace que toutes les autres préparations de ce genre. »

Docteur BELLONI TEMISTOCLE, Santa Sofia (Florence).

URODONAL

nettoie le rein

lave le foie et les articulations, dissout l'acide urique, active la nutrition et oxyde les graisses.



L'OPINION MEDICALE

Partout où il peut exister, l'acide urique ne saurait tenir contre cet énergique dissolvant et mobilisateur qu'est l'Urodonal. Celui-ci chasse de partout, des fibres musculaires, des parois digestives qu'il abourdit, comme des tuniques vasculaires artérielles qu'il incruste, du derme qu'il empâte, comme des alvéoles pulmonaires et des éléments nerveux qu'il imprègne. D'où l'on voit la multiplicité d'effets bienfaisants résultant du lavage de l'organisme qui, lui seul, résume et concrétise tant d'indications thérapeutiques. Qu'on ait pu autrefois le discuter, c'est lâcheux; il ne semble plus possible, à notre époque, d'en méconnaître et d'en contester la valeur.

Dr BETTOUX, de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris et les phar. Le fl. lco 8 fr., les 3, lco 23 fr. 25.

JUBOLITOIRES

Traitement curatif des Hémorroïdes

L'OPINION MEDICALE

« On ne doit pas conserver d'hémorroïdes, car elles peuvent saigner, s'infecter et dégénérer en cancer du rectum. »

Dr G. ROUVILLAIN, Ancien professeur de l'École de Médecine d'Amiens.

Etablissement Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et t. pharm.
La boîte, franco, 6 fr.; les 4 boîtes, lco, 22 fr.



Suppositoires antihémorragiques, décongestionnants et calmants, complétant l'action du Jubol.

Comme dans un fauteuil avec les Jubolitaires.

Pagéol

Energique antiseptique urinaire



Le PAGÉOL mitraille les gonocoques, hôte indésirable des voies urinaires.

Guérit vite et radicalement.

Supprime les douleurs de la miction.

Évite toute complication.

Etabl. Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. La double-boîte, lco, 6 fr. 60; gr. boîte, lco, 11 fr.

FANDORINE

80 % des femmes ne sont pas satisfaites de leur santé.

A partir de 40 ans, la femme s'engraisse par suite d'insuffisance glandulaire.

Seule l'opothérapie (Fandorine) peut la guérir et lui conserver une taille normale.

Communication : Académie de Médecine (13 juin 1916).



Spécifique des Maladies de la femme

Arrête les hémorragies.

Supprime les vapeurs.

Guérit les fibromes non chirurgicaux.

Toute femme doit faire chaque mois une cure de FANDORINE.

Etablissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris. Le flac. de Fandorine, lco 11 fr.; flac. d'essai, lco 5.30.

GYRALDOSE

pour les soins

intimes de la femme

L'antiseptique que toute femme doit avoir sur sa table de toilette.

Exigez la nouvelle forme en comprimés, très rationnelle et très pratique.



Excellent produit non toxique, décongestionnant, antileucorrhéique, résolutif et cicatrisant. Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien-être réel.

Laboratoires de l'Urodonal, 2, rue de Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. La boîte, lco, 5 fr. 30; les 4, lco, 20 fr. La gr. boîte, lco, 7 fr. 20; les 3, franco, 20 francs.